EUGÈNE RAMBERT **LES PLANTES ALPINES**

Edition augmentée d'une liste des plantes citées

Eugène Rambert

LES PLANTES ALPINES

© L'Esprit de la Lettre Editions, Genève, 2013
Suzanne Rivier-Devèze
30 chemin des Crêts de Champel
CH–1206 Genève

www.esprit-de-la-lettre.swiss

Isbn version numérique : 978-2-9700838-2-5
Version epub de 2013 révisée en 2022 pour cette version pdf

Illustrations :
Alexis Rivier, Genève : 1 de couv. et p. 27
Suzanne Rivier, Genève : 4 de couv. et p. 59
Portrait d'Eugène Rambert : Glyptographie d'Alfred Ditisheim, Bâle, tiré de Virgile Roussel, *Eugène Rambert : sa vie, son temps et son œuvre,* Payot 1917 (cote BGE S 5855)

EUGÈNE RAMBERT

LES PLANTES ALPINES

[Edition augmentée d'une liste des plantes citées]

La transcription du texte est établie sur la base du volume :
Etudes d'histoire naturelle : les plantes alpines, la question du fœhn, le voyage du glacier, la flore suisse et ses origines, Lausanne, F. Rouge, 1888.
Elle a été adaptée à l'orthographe contemporaine.

à Mme E… K…

Où commence la flore de la montagne ? Parfois, la limite en est si claire qu'on pourrait la dessiner sur la carte ; d'autres fois, elle est partout et nulle part, et il faut traverser de longues régions douteuses avant d'être assuré que l'on est sorti de la végétation de la plaine. Si l'on aborde la montagne du côté nord, en choisissant un point où elle ne s'appuie sur aucune colline avancée, on rencontre aussitôt quelques espèces alpines, et la ligne précise où commence la pente, est une limite pour la botanique aussi bien que pour la géographie. Le pied de la Dent de Morcles, à quelques pas du beau village de Bex, en est un exemple frappant. A peine a-t-on laissé derrière soi les prairies et pénétré dans les taillis montueux, que l'on voit fleurir sous chaque buisson la jolie Anémone Hépatique, et que la Bruyère incarnat empourpre au loin les pentes boisées et pierreuses. Si, au contraire, on s'élève d'abord sur des plateaux en gradins, si on monte de Rorschach à St-Gall et de St-Gall sur les hauteurs de l'Appenzell, la transition est difficile à saisir, tant elle est bien ménagée, et le botaniste qui ne voudrait ouvrir sa boîte qu'au moment où se ferait sentir le passage, risquerait fort de ne pas

l'ouvrir du tout. Il en est de même lorsqu'on pénètre dans l'intérieur des Alpes par une de leurs vallées. On peut aller de Martigny au glacier du Rhône, sans savoir où l'on a rencontré la montagne et, avec elle, sa flore. Sur les versants méridionaux, les espèces alpines descendent en général beaucoup moins, et la végétation de la plaine monte d'autant. Si, par exemple, on aborde par le Valais cette Dent de Morcles qui du côté de Bex, abrite de son ombre la Bruyère incarnat jusqu'à quelques pas du village ; si on l'attaque par l'arête qu'elle envoie mourir au coude du Rhône, en face de Martigny, la différence paraît bien frappante. Sitôt qu'on a traversé le fleuve, on se trouve au pied d'une rampe interminable, qui, d'une traite, s'élève de 1500 à 2000 mètres ; mais au lieu d'y glisser, comme sur les pentes qui regardent le nord, les rayons du soleil la frappent perpendiculairement, en sorte que la montagne s'annonce par un redoublement de chaleur. En hiver, les froids intenses n'y sont pas rares ; mais en été, la sécheresse y est continue et le soleil brûlant. C'est un climat espagnol plutôt que suisse. Les talus formés par les éboulements ou les anciens dépôts des torrents, y sont couverts de moissons déjà dorées dès les premiers jours de juin, et de pampres qui croissent un peu au hasard, mais qui n'en produisent que des vins plus violents. Dans les lieux incultes, le figuier, l'amandier, le chèvre-feuille d'Etrurie croissent en buissons sauvages ; sur les rochers, les pins élancent en hautes colonnes leurs troncs résineux ; tous les brins d'herbe sont desséchés, et il faut gravir plusieurs centaines de mètres pour sentir le premier souffle d'un air rafraîchissant, et pour rencontrer la première plante qui soit réellement fille des hauteurs.

Cependant, de quelque façon qu'on aborde les Alpes, on se trouve, un peu plus tôt ou un peu plus tard, transporté au milieu d'une végétation nouvelle, qui vient on ne sait d'où, mais qui est tout autre que celle des contrées environnantes. Cette végétation elle-même change de caractère et d'aspect à mesure que l'on s'élève. On peut la diviser en deux zones, celle des forêts et celle des gazons, qu'il serait facile de subdiviser, surtout la seconde, et qui ne diffèrent pas beaucoup moins l'une de l'autre que, prises ensemble, elles ne diffèrent de celle de la plaine. Les limites en varient beaucoup, selon les contrées. Dans l'Appenzell, les forêts ne vont guère au delà de 1500 mètres, tandis qu'en Engadine elles dépassent 2000 mètres. D'ailleurs, mille accidents locaux font sentir leur influence. Dans les bassins occupés par un glacier, les espèces supérieures s'emparent des moraines et descendent avec elles ; ailleurs, les torrents en transportent les graines et les déposent sur leurs rives ; les rochers perpendiculaires leur offrent aussi des refuges dans leurs précipices ; elles s'y sèment, et ne tardent pas à s'y établir bien au-dessus de leur étage naturel. La ligne de démarcation n'est donc pas une ligne régulière ; elle va festonnant autour de chaque massif, changeant de niveau selon mille circonstances, surtout selon les versants. Tous les fonds de ravine, tous les angles saillants formés par les arêtes, la font dévier de l'horizontale. Ce n'est pas non plus une ligne mathématique, précise et bien tranchée, comme celles que dessine sur les cartes de géographie la rencontre des couleurs qui indiquent les différents états. Il y a des régions intermédiaires, et nombre d'espèces appartiennent aux deux zones, ce qui fait que les transitions s'adoucissent sur un fonds commun.

C'est de ces régions superposées de la flore alpine que j'ai essayé de donner quelque idée dans les pages qui suivent, beaucoup moins au point de vue de la science qu'à celui du pittoresque. Peut-être l'entreprise est-elle téméraire ? A quoi bon décrire des fleurs ? Les personnes qui les ont vues, en ont une image bien plus nette que celle que peuvent en donner les descriptions les plus exactes, et si on ne les a jamais vues, il n'y a pas de description qui puisse y suppléer. Cette objection, que je me suis faite un peu tard, m'a semblé si forte que, si j'y avais songé, je n'aurais pas noirci tant de papier ; Mais que vous dirai-je ? Pendant ces jours nébuleux, au plus fort d'un hiver dont la rigueur est exceptionnelle, cette brillante flore des Alpes m'a poursuivi de son image ; c'était comme une idée fixe, comme un de ces refrains qui durant des jours et des semaines, se chantent d'eux-mêmes dans la mémoire, et qu'on fredonne sans y songer. Au lieu de s'envoler comme tant d'autres, ce rêve tout composé de souvenirs est devenu de plus en plus clair et vivant ; si bien que j'ai essayé de le saisir et de le fixer. Il y a beaucoup perdu. On ne sait pas ce qu'il faut de mots pour dire ce que l'imagination voit d'un regard. Libre, elle a le vol de l'hirondelle ; traînant une plume après soi, elle chemine à peu près comme les bœufs à la charrue. C'était un rêve ailé ; ce n'est plus qu'une description lente et paresseuse.

Telle quelle est, je vous l'offre. Peut-être aura-t-elle pour vous une partie de l'intérêt qu'elle a eu pour moi ; peut-être vous fera-t-elle revivre un instant au milieu de ces fleurs aimées, dont nous avons fait si souvent d'abondantes récoltes, et que vous arrangiez le soir en si merveilleuses corbeilles. Les jouissances du souvenir ont aussi leur prix, et pour les goûter, il n'est heureusement pas besoin de descriptions parfaites ni de dessins toujours à la hauteur du modèle.

CHAPITRE I

La montagne s'annonce par ses forêts. On y retrouve la plupart des arbres de la plaine, le hêtre, le frêne, l'érable, le sapin ; mais ils prennent bientôt sur les pentes alpines une physionomie particulière. Passé une certaine hauteur, on cherche en vain des hêtres qui ressemblent à ceux de ces bois du plateau, sagement cultivés, où ils n'ont que le temps de pousser d'un jet de longues tiges blanches, nues et régulières. Les hêtres de la montagne croissent lentement, et ils y gagnent une singulière vigueur. Ils ont des racines qui se détachent en contreforts, et dont les replis étreignent le roc ; sur chaque rameau, comme sur le bras d'un athlète, se relève en bosse le muscle qui le relie au tronc, et le bois en est aussi dur que la pierre dont ils se nourrissent : aussi n'est-il pas rare que les bûcherons se bornent à les émonder, comme on fait pour les vieux saules au bord des étangs, en sorte que, au lieu d'un arbre complet, on n'a qu'un tronc rabougri, mutilé tous les quatre ou cinq ans, mais qui n'en est que plus dur et plus tortueux, et qui se cramponne au sol avec un redoublement d'énergie. En passant de la plaine à la montagne, toutes les espèces arborescentes subissent du plus au moins un changement pareil : l'individu gagne non pas en grosseur, mais en force musculaire ; il devient plus noueux et plus dur ; il se fait montagnard.

Dans les parties chaudes des Alpes, dans le canton de Vaud, en Savoie, en Valais, dans le Tessin, ailleurs encore, les pentes inférieures, sont couvertes de châtaigniers ; plus haut, le hêtre et le sapin vivent ensemble et forment des forêts étendues ; puis le sapin règne sans concurrence jusqu'à ce qu'il rencontre, lui aussi, un climat trop sévère, et qu'il cède la place à l'arolle [Nom populaire du pin-alvier (Pinus Cembra)] et au mélèze. Telle est, si l'on peut parler ainsi, l'échelle normale et complète des forêts alpines. Le premier et le dernier échelon manquent souvent ; les deux autres sont permanents, et on les retrouve partout.

Les forêts de châtaigniers ne sont pas les moins pittoresques. Elles s'établissent sur des pentes fort inclinées ; l'ombre en est fraîche, et elles absorbent si bien tout ce que le sol renferme de sucs nutritifs, qu'elles n'abritent jamais qu'un gazon maigre, rare et qui végète péniblement. En général, elles ne sont pas très serrées ; les arbres ont de la place et ils en profitent. Pour peu qu'on les laisse croître à leur fantaisie, ils poussent à la base des jets qui s'emparent de toute la sève, si bien que la tige centrale ne tarde pas à dépérir, et qu'une demi-douzaine de châtaigniers, bientôt de taille respectable, grandissent en famille sur le tronc mort de l'aïeul. Cette façon de croître n'est pas favorable au développement en hauteur ; aussi les châtaigniers abandonnés à eux-mêmes se développent-ils plutôt en largeur ; chaque membre de la famille vit pour soi et tire de son côté, à moins, ce qui n'est pas rare, que les tiges, en grossissant, ne se soudent les unes aux autres et ne produisent, à la longue, des troncs énormes, fabuleux, laissant à leur formes deviner leur origine multiple, souvent creux, et dont le branchage irrégulier n'a rien de l'abondance touffue des grands tilleuls ou des grands érables : c'est une végétation buissonnante sur un tronc géant. On affirme qu'il faut chercher dans le bourgeon l'unité de la vie végétale, et que les arbres n'ont que l'apparence de l'être individuel ; mais dans le châtaignier, cette apparence n'est guère trompeuse, et l'on n'a pas de peine à reconnaître en lui le végétal collectif, l'arbre polype. Le même caractère

se retrouve dans ses feuilles à nervures parallèles, dentées et attachées très près les unes des autres, et surtout dans ces longs chatons dressés, grêles, d'un blanc souffré, qui, au temps de la floraison, se dressent en bouquets à l'extrémité de tous les rameaux. C'est alors qu'il faut voir les forêts de châtaigniers, et, si possible, d'un point assez élevé pour que le regard rase le faîte des arbres. La couleur des chatons se marie heureusement avec la verdure, et l'on dirait une mer de feuillage dont toutes les vagues sont fleuries. Peut-être ces petites merveilles qu'on appelle des fleurs, ne produisent-elles pas, par leur réunion, d'effet d'ensemble plus grandiose.

Le châtaignier n'aimant pas à vivre seul et n'existant guère que là où il peut tout accaparer, on sort assez brusquement des régions qu'il occupe, et l'on passe, sans transition, à des forêts composées d'essences diverses, surtout de hêtres et de sapins. Le chêne n'est pas commun à la montagne ; il n'aime pas le sapin ; mais le hêtre et le sapin s'arrangent, au contraire, fort bien d'une vie en commun, et ils forment à eux deux les plus splendides ombrages que l'on rencontre sur les flancs des vallées alpines. Ils y croissent l'un et l'autre plus lentement qu'à la plaine ; mais si les circonstances leur sont favorables, ils finissent par y atteindre une hauteur prodigieuse, et il n'y a pas de forêts aux formes plus amples, plus riches, plus variées. Les sapins sont toujours les mêmes ; leur sombre verdure ne change pas, et du haut de leur éternelle gravité, ils regardent la feuille du hêtre muer à chaque saison, - car c'est là le propre de cet arbre au bois dur, à l'écorce lisse et serrée, où la mousse ne mord pas, il a beau prendre des formes noueuses et athlétiques, il reste coquet par le feuillage. Ses feuilles naissantes sont du vert le plus tendre et le plus délicat, avec une légère bordure de cils argentés ; puis, à mesure que le tissu en devient plus ferme, la nuance en devient aussi plus concentrée, sans cesser d'être gaie et douce à l'œil ; enfin, l'automne se fait à peine sentir que déjà elles commencent à se dorer, et qu'elles s'apprêtent à passer par toute une nouvelle série de tons, depuis l'or clair jusqu'à l'or fauve et roux. La nature était en veine de romantisme, quand elle a marié à l'immobilité du sapin la joyeuse coquetterie du hêtre ; elle a voulu se donner la fête des contrastes, et elle en a soigneusement réservé le bouquet pour la fin : l'automne dans ces forêts a des magnificences incomparables.

Le mélange de ces deux arbres n'est point nuisible aux espèces plus petites. A leur pied, se développe une végétation luxuriante, dont les formes et la puissance témoignent de la fécondité d'un sol formé de détritus, et enrichi chaque année des dépouilles de l'automne. La Spirée des bois y pousse des panicules blanches d'une dimension fabuleuse ; les palmes des fougères s'y allongent démesurément ; la plus haute des campanules de notre pays, la Campanule à larges feuilles, y élève parfois jusqu'à la taille d'un homme ses tiges amincies, chargées au sommet de toute une sonnerie de grandes cloches bleues, et partout où le sol est plus humide, les tussilages se pressent, et étalent à l'envi leurs énormes parasols. Puis, à côté de ces hautes herbes, ce sont des buissons touffus, des ronces entrelacées, souvent aussi des cytises légers, dont les fleurs dorées retombent en longues grappes, et brillent de loin dans les clairières. Mais peut-être ces forêts d'essences diverses n'ont-elles pas de plus riche ornement que la Rose des Alpes, dont elles sont la véritable patrie, et qui en décore tous les taillis.

La Rose des Alpes est célèbre parce qu'elle n'a point d'épines, et qu'elle en pousse, dit-on, lorsqu'on la transporte ou qu'elle s'égare dans la plaine. Gracieuse légende ! La Rose des Alpes est une de ces espèces flottantes, dont les caractères ne semblent pas parfaitement assis, comme on en trouve plusieurs dans cette famille. Souvent, elle manque totalement d'aiguillons ; tout aussi souvent, quelques-unes des parties vertes, les pédoncules surtout, sont chargés de poils glanduleux, longs et presque piquants ; quelquefois enfin, quoique rarement, les tiges ligneuses sont armées d'aiguillons aigus. Cette dernière variété, qui se rencontre à la montagne de même que sur les collines de la plaine, prouve que la Rose des Alpes n'a pas complètement dépouillé l'instinct de la famille, et qu'elle est, comme ses sœurs, une ronce ennoblie et de race plus fine. Nul doute qu'on ne puisse la cultiver à volonté avec ou sans épines.

[La Rose des Alpes est une églantine, qui n'a point de rapport avec le Rhododendron, auquel on a le plus grand tort de donner aussi ce nom-là. Il ne faudrait pas beaucoup de confusions semblables pour que le langage devînt une énigme perpétuelle.]

Peut-être n'a-t-on jamais fait à la nature de plus sensible outrage qu'en émondant le rosier, jusqu'à ce qu'il devienne un petit arbre, dont le tronc nu se termine par un paquet rond de feuillage. Le rosier est un buisson ; il ne porte pas des rameaux, il pousse des jets. Et pourquoi faire disparaître un contraste aussi heureux que celui d'une fleur aux formes chastes et pures sur un fouillis de souches épineuses, de tiges entrelacées, de longs jets ondoyants, qui s'échappent au dehors et se suspendent dans les airs ? Rien de plus agreste que le rosier. Laissons-le croître dans nos bosquets, massons-le en haies irrégulières et touffues, qu'il grimpe en espalier avec de libres pousses retombantes ; mais ne le transformons pas en un arbre manqué. N'est-ce pas une seconde faute que de faire doubler la rose ? Les étamines s'y prêtent, sans doute, de si bonne grâce qu'elles semblent nous y inviter elles-mêmes, et il faut reconnaître que dans quelques variétés, la ceinture des pétales est un peu dégarnie et demande à être renforcée ; mais est-il nécessaire pour cela de changer en une boule pesante cette corolle légère, la plus parfaite qui existe ? Quelques pétales arrondis, amples et plus ou moins découpés en cœur, attachés à leur centre commun par un onglet très court, juste ce qu'il faut pour les dégager, formant ensemble, autour d'un bouquet d'étamines, une coupe diaphane, qui s'ouvre toujours davantage et dont la courbe est un chef-d'œuvre de grâce sans mollesse : voilà la rose, et voilà aussi la véritable élégance, l'élégance native, idéale, divine, pure de toute recherche aristocratique, qui n'est que la distinction suprême et la perfection de la beauté. Il y a plus de libre fantaisie dans le support de la coupe, dans ce calice aux sépales ciselés, couverts parfois de toute une végétation de mousses en miniature ; mais il révèle aussi une pensée d'harmonie : par les riches découpures de chaque sépale il rappelle la variété et les accidents du feuillage, tandis que sa disposition régulière annonce et prépare la beauté simple de la corolle. Faire naître de la ronce la reine des fleurs, tel est le problème qu'a résolu la nature le jour où elle a créé le rosier, tel est le motif qu'elle a reproduit dans toutes les espèces du genre, en le variant avec une inépuisable richesse d'invention. Quelques-unes de ces ronces devenues rosiers, portent de petites fleurs mignonnes et joufflues comme la

figure d'un enfant qui sourit ; d'autres, avec leurs blanches corolles, semblent nées pour décorer les tombeaux des vierges ; d'autres encore se couvrent de grandes fleurs aux pétales pourpres et veloutés, qui rivalisent de luxe, de richesse, de magnificence avec tout ce que l'on peut voir, ou rêver de plus éclatant. Mais toujours, que la beauté en soit plus gracieuse, plus touchante, plus splendide, toujours c'est la fleur accomplie naissant d'un buisson sauvage et tout hérissé d'épines. Il en est des créations de la nature comme de celles de l'art : les plus saisissantes supposent un contraste devenu harmonie ; deux ou plusieurs notes différentes, mais qui donnent un accord. Il n'y a pas loin du génie qui a inventé le rosier à celui dont les créations s'appellent Achille, Alceste, Hamlet.

Le Rosier des Alpes est un de ceux qui s'éloignent le plus du type, et sans les variétés à aiguillons, on pourrait dire qu'il s'en écarte tout à fait. Il ne croît pas en impénétrables fouillis ; il n'a pas de ces longs jets arqués, provocants qui s'élancent d'une broussaille à l'autre. Avec ses tiges menues, son bois lisse, délicat, teint en rouge, ses feuilles fines, un peu allongées, d'une nuance claire, d'un vert léger, il ne forme que de grêles bouquets, qui, au lieu d'envahir les taillis, s'y font place avec une sorte de réserve craintive ; c'est le plus timide, le plus innocent des rosiers, celui qui a le plus dépouillé le caractère de la ronce. Mais la fleur est bien une rose, brillante et passagère. Elle ne vit réellement que l'espace d'un matin ; la corolle tombe le jour même où elle achève de s'épanouir, et, à peine ouverte, elle pâlit et se fane. Il en est plus ou moins ainsi de toutes les roses : la fleur reine est la fleur fragile ; elle subit dans sa rigueur la dure loi du changement, qui est une loi de déclin autant que de progrès ; mais cette ironie de la destinée, cette fatalité des choses créées, qui semble peser à double sur les êtres les plus fins, n'éclate dans aucune espèce plus visible, plus manifeste, que dans la Rose des Alpes. Il est rare que ses fleurs ouvertes tiennent ce qu'elles promettaient ; elles n'ont qu'un moment, et il faut le saisir. Elles sont de taille moyenne ; elles reposent sur un calice sans ciselures ; la couleur en est transparente, non veloutée ; mais c'est le plus pur de tous les carmins, une de ces nuances comme il ne s'en élabore qu'à l'ombre, loin des rayons qui brûlent, et de la chaleur qui hâle et basane le teint. Evidemment, le Rosier des Alpes n'a jamais respiré que l'air des grands bois, et s'il est des gloires moins promptes à passer, il n'en est pas de plus fraîches que la sienne, lorsque pliant sous le poids de ses boutons et de ses corolles naissantes, il brille, le matin, dans l'épaisseur des taillis verts.

A mesure que l'on monte, cette végétation cachée à l'abri de la forêt devient plus alpine. Au pied des troncs vermoulus, sur les talus du sentier ou dans les anfractuosités des blocs tombés des hauteurs, apparaissent bientôt plusieurs espèces de fleurettes de plus en plus étrangères à la plaine. Ici, c'est la Campanule naine, non celle qui étale sur nos murs ses longues tiges effilées et ses fleurs éparses, mais une toute petite campanule, dont chaque touffe est un bouquet, avec des rosaces de feuilles crénelées et d'innombrables tiges grêles et courtes, chargées de corolles délicates, qui sonnent à tous les vents ; il suffit pour les mettre en branle qu'une mouche les effleure de l'aile ou qu'un insecte invisible se suspende à leur long pistil. Ailleurs, c'est la Mohringie qui

émaille les mousses de ses mille fleurs sémillantes, toujours gaies et bien éveillées, et dont les pétales dessinent des croix en miniature à quatre rayons blancs. Quoiqu'elle descende avec l'Anémone Hépatique jusqu'à deux pas de la plaine, la Mohringie est une des plantes qui rappellent le plus vivement la montagne ; elle aime à croître au bord des sentiers qui y conduisent, et elle en montre le chemin. On voudrait la cueillir ; mais on ne sait comment en démêler les tiges entrelacées ; elle fait corps avec la mousse, et il faut enlever tout le tapis où elle engage ses racines imperceptibles ; c'est alors mieux qu'une plante, c'est un jardin, c'est un bosquet qui tiendrait sans peine dans les deux mains d'un enfant.

Cependant les hêtres commencent à devenir moins élancés et plus rares ; bientôt ils disparaissent tout à fait, et le sapin règne sans concurrence : la forêt lui appartient. On fait ainsi un pas nouveau et vraiment décisif vers les régions alpines. C'est que le sapin est l'arbre de la montagne. Ils ont l'un avec l'autre cette convenance et cette harmonie qu'ils regardent en haut. On ne se figure sur les flancs élevés des Alpes ni chênes, ni tilleuls, ni aucun arbre qui pousse de très longues branches latérales. La croissance verticale est ici de rigueur. Ce n'est pas seulement une affaire de goût ; c'est une nécessité. Presque partout un arbre à rameaux étendus ne pourrait se développer que d'un côté. D'ailleurs, la croissance verticale est la seule qui permette aux troncs de se serrer les uns contre les autres, et de s'appuyer réciproquement pour opposer à l'avalanche ou à la tourmente une résistance plus efficace. Si le sapin est à la montagne l'arbre dominant, peut-être cela tient-il moins à la facilité avec laquelle il supporte le froid qu'à sa manière de croître, et aux avantages qui en résultent dans les luttes à soutenir.

Les sapins forment de grandes forêts, ou, comme l'on dit dans le Jura, des joux, qui revêtent d'un épais manteau les flancs des vallées et les croupes des avant-monts ; l'individu s'y perd dans la masse, comme un brin d'herbe dans une prairie ou un soldat dans un régiment ; quelquefois, ils couronnent les arêtes et les hérissent de pyramides et de clochetons découpés à jour ; souvent ils s'avancent en longues files sur les corniches des rochers, et s'appliquent si bien contre la paroi qui les abrite qu'à les voir d'en bas, on les y croirait incrustés.

Les jeunes sapins n'ont pas une physionomie très marquée. Ils sont faits pour vivre en société et se prêter assistance. Aussi l'intérêt général l'a-t-il emporté sur les fantaisies de l'humeur individuelle. Tous prennent la forme qui convient le mieux à tous ; aucun ne dévie du type. Les nécessités d'une lutte en commun ont imprimé à la race entière un instinct d'ordre et de discipline.

Mais les forêts de vieux sapins ont une sorte de grandeur austère et solennelle, qui ne peut inspirer que de graves méditations. Ce sont les plus mystérieuses de toutes, celles dont l'ombre est la plus épaisse. Quand le vent souffle, on n'y voit ni feuilles qui tremblent, ni branches qui se tordent ; mais la masse entière ondule et se balance ; d'un bout à l'autre, c'est le même mouvement et la même plainte, et ces milliers de grands arbres plient et se relèvent et gémissent ensemble, comme s'ils n'avaient qu'une voix et qu'une âme.

Les sapins les plus remarquables sont peut-être ceux que le peuple appelle des gogants, antiques sapins isolés, dont le bétail aime l'ombre, et qu'on laisse pour lui vieillir depuis des siècles près des chalets des sous-Alpes et du Jura. Le temps les a dépouillés à demi ; il a fait de larges trouées dans leur feuillage ; les branches qui restent s'inclinent vers la terre, et celles qui croissent plus près du sol, s'y appuient de tous côtés : depuis tant d'années qu'elles portent le fardeau des neiges de chaque hiver, elles ont fini par céder sous le poids. Mais les branches seules ont fléchi, la cime n'a pas plié, et, malgré la fatigue de l'âge, ces vétérans, toujours debout, droits et fiers, continuent à donner l'exemple aux jeunes conscrits de la forêt. Que de gravité et de tranquillité recueillie dans cette vieillesse sévère ! mais aussi que de bonhomie ! Ils nourrissent tout un peuple de lichens parasites, dont les longues barbes grises se rejoignent de branche en branche, et il n'est pas de toit plus hospitalier que celui que forment tout autour du tronc leurs rameaux abaissés : pendant les nuits d'hiver, les chamois viennent y dormir ; en été, ce sont les chèvres, les vaches et souvent les bergers ou les voyageurs, qui s'y abritent pendant l'orage, ou y cherchent un refuge contre la chaleur du jour. Ils meurent rarement d'une mort vulgaire. Le bûcheron les respecte parce qu'ils sont utiles au pâtre et aussi, peut-être, parce que le bois n'en vaut pas celui des plantes plus jeunes. Ils sont réservés à la foudre. Chaque été, elle en détruit plusieurs. J'en ai vu un consumé sous mes yeux. II s'alluma soudain de la base au faîte avec toutes ses feuilles aciculaires, ses lichens barbus et ses petites branches résineuses ; il brûla pendant quelques minutes comme un flambeau sur la montagne ; puis il s'éteignit presque aussi rapidement qu'il s'était allumé, et il ne resta qu'un tronc chauve et noirci, où le feu couva pendant quelques heures encore.

Il n'est pas absolument impossible de trouver dans les Alpes des forêts de sapins qui n'aient jamais été coupées. Quelques unes ont été préservées par un accès trop difficile, d'autres par leur position au-dessus d'un village, qu'elles protègent contre les glissées de neige. C'est là qu'il faut aller si l'on veut se faire une idée de ce que peut être la végétation de la mousse. Elle s'y entasse en épaisses toisons, en lits superposés, où l'on enfonce doucement, sans jamais sentir au-dessous le sol et ses aspérités. La couche d'une année y verdit sur les restes de celle des années précédentes, et ainsi de suite à l'infini. Toutes les dépouilles de la forêt, bois mort, aiguilles desséchées, vieux troncs pourris, s'y ensevelissent depuis des siècles et s'y accumulent en désordre. Il suffit que quelques branches cassées tombent de manière à faire pont d'un tertre à l'autre pour servir de base à un étage nouveau de jardins suspendus, sous lesquels se cachent des espaces vides et des grottes ignorées ; mais si l'on vient à poser le pied sur un de ces fragiles édifices, il craque tout à coup, et l'on plonge jusqu'à la ceinture au sein des mousses verdoyantes.

Peu de plantes peuvent supporter la fraîcheur et l'obscurité de ces retraites profondes, où ne pénètre qu'une lumière pâle et diffuse. Elles ont pourtant leur flore à elles. Autour des troncs, s'établissent des colonies d'airelles ; quelques parasites croissent sur les bois morts, et de petites Orchidées bizarres sortent de la mousse elle-même. Qu'est-ce, par exemple, que cette plante rosée, qui n'a point de feuilles, et dont

la hampe porte trois ou quatre fleurs, d'une carnation si extraordinaire que l'on croit deviner sous l'épiderme des veines et des chairs. Cueillons-la, mais avec précautions, de peur de ne pas atteindre jusqu'à ce rhizome souterrain, qui ressemble à une branche de corail, et d'où naissent d'un côté la tige, de l'autre quelques grêles racines. La voilà tout entière, et plus d'un botaniste en serait jaloux. C'est bien une plante, quoiqu'à première vue, on puisse presque en douter ; c'est une de ces Orchidées qui semblent nées d'un mariage entre une fleur et un insecte, c'est le fragile Epipogium, hôte des bois les plus solitaires, la plus mystérieuse de toutes les créations de ces mystérieuses retraites. Encore quelques années, et lorsqu'une administration soigneuse aura soumis toutes les forêts des Alpes à des coupes régulières, l'Epipogium aura cessé d'exister, à moins qu'il ne trouve un dernier refuge dans les forêts sacrées, interdites à la hache du bûcheron.

Avec leurs grandes mousses, les forêts de sapin sont pour les pentes qu'elles occupent une protection que rien ne peut remplacer. Les pluies les plus torrentielles s'y perdent comme dans une éponge capable d'absorber un déluge, et l'eau ne s'en échappe que goutte à goutte. Les masses de neige qui y tombent en hiver sont et demeurent fixées au sol, et y fondent tranquillement, sans jamais glisser ; le sol lui-même en est affermi ; il est retenu par un immense réseau de racines, et il est bien difficile qu'il s'y détermine le moindre mouvement. Les joux sont des réservoirs, qui alimentent, à leur lisière inférieure, des sources toujours limpides ; mais il ne s'y forme ni ruisseaux ni torrents ; il n'en descend aucun débris, et, à moins qu'elles ne soient attaquées du dehors, elles peuvent être considérées comme immuables ; aussi le sapin mérite-t-il, à double titre, d'être appelé l'arbre de la montagne : non seulement il a tout ce qu'il faut pour y prospérer, mais encore il la conserve. Aucune autre espèce ne pourrait rendre les mêmes services. Le mélèze et le pin n'ont pas le feuillage assez dense ; l'ombre en est trop claire, et l'eau des pluies rencontre autour de leurs troncs un sol plus nu qu'elle n'a pas de peine à ronger. Les forêts de pins qui existent çà et là sur les versants méridionaux, et celles de mélèzes, qui sont communes en Valais, ont des pentes moins régulières, et l'on voit au premier coup d'œil qu'il faut y faire la part de l'accident. Il en est de même du hêtre : ses feuilles sèches forment un humus excellent, propice à toutes sortes d'herbes et de broussailles ; mais pour protéger le sol, rien ne vaut une épaisse toison de mousse. Le sapin est un trésor sans prix. Ôter le sapin aux Alpes, c'est à peu près comme si l'on ôtait le chameau au désert ou le Nil à l'Egypte. Sans lui, la plupart des vallées seraient inhabitables. Malheureusement, beaucoup de montagnards n'ont pas encore compris ce que leur vaut cet arbre tutélaire, et les coupes inconsidérées qu'ils pratiquent eux-mêmes ou qu'ils permettent à la spéculation, en donnent chaque jour la preuve trop évidente.

Dans la plus grande partie des Alpes suisses, les derniers arbres que l'on rencontre, sont de pauvres sapins rabougris, qui végètent éternellement sans dépasser la taille d'un genévrier, des sapins devenus buissons, avec des bourgeons terminaux qui n'ont pas la force de s'élancer, des branches traînantes plus longues que la tige, et de petits troncs noueux, auxquels il faut plus d'un demi siècle pour atteindre l'épaisseur

du poignet. Cependant il est quelques vallées, surtout dans les Grisons, où il existe encore plus haut des forêts considérables ; en Engadine, par exemple. Ce sont des forêts de mélèzes et d'arolles. Il est difficile de réunir deux espèces de conifères plus différentes d'aspect. Grâce à ses mouchets d'un feuillage clair, le mélèze est en été le plus gai des arbres à aiguilles ; en hiver, il en est, au contraire, le plus triste, parce qu'il perd ses feuilles, et qu'il n'y a rien de plus lamentable que sa haute tige dépouillée : il n'a pas l'air dégarni, il a l'air sec. Comparé au sapin, il paraît plus souple et plus dégagé, et s'il résiste mieux aux frimas, on serait tenté d'y voir une victoire semblable à celle du roseau sur le chêne : il se peut, en effet, que ce soit pour lui un avantage que de perdre ses feuilles ; au moins en résulte-t-il qu'il laisse glisser la neige entre ses branches, et qu'il n'a pas à porter tout ce qu'il en tombe en un hiver ; il offre aussi moins de prise à la tourmente, et il peut plus facilement vivre seul ; mais on aurait tort de parler de roseau à propos du mélèze des hautes Alpes ; il fait comme le hêtre, il se modifie pour s'approprier à ce climat nouveau. Autant ceux que l'on cultive dans la plaine ou qui croissent sur les pentes inférieures, prennent des formes flexibles et régulières ; autant en Engadine, ils ont le tronc épais, ramassé, tordu, noueux ; ils n'ont de léger que le feuillage. Sous un coup de vent leurs petites branches élastiques flagellent les airs en tous sens ; mais le tronc reste ferme et ne plie pas. Quant à l'arolle, il n'a rien de l'humeur cosmopolite du mélèze, qui s'accommode de toutes les altitudes ; il n'habite que les Alpes les plus élevées, et s'il l'emporte sur le sapin, ce ne peut être que par un redoublement de vigueur. Malgré la finesse de son bois rouge et parfumé, c'est un vrai lutteur, aux bras musculeux, né pour braver les plus furieuses tempêtes et les climats les plus sauvages. Il n'est pas de tronc aux formes plus athlétiques ; les rameaux en sont fièrement dressés ; il porte de longues aiguilles sombres, triangulaires, groupées en bouquets, à la manière des pins, et attachées cinq à cinq dans la même gaîne. On retrouve jusques dans les fruits ce caractère de force et de rude énergie : ce sont des cônes ronds, noirs, compacts, couverts d'un enduit résineux, et qui mettent des années à mûrir. Enfin, l'arolle ne se dresse pas en une flèche élancée ; il s'arrondit en dôme au sommet, et c'est avec raison qu'on l'a nommé, le « cèdre des Alpes ».

Ces dernières forêts de l'Engadine grimpent péniblement le long des flancs de la montagne, et donnent peu d'ombrage. A leur air de vétusté, à leurs clairières multipliées, au petit nombre de jeunes plantes qui se préparent à remplacer les vieillards, on les prendrait pour une armée de vétérans, dont les bataillons aventurés en pays lointain, et ravagés par la disette et par les combats, ne se recrutent plus depuis longtemps. Cependant il faut faire une exception en faveur de l'Albulat, par exemple, [Au-dessus de Ponte ; mais non pas sur la route, de l'autre côté du ruisseau. Il en est de même au fond de la vallée, près des bains de St Moritz ; mais les arbres sont moins beaux, ce qui tient, peut-être, à la nature marécageuse du sol.] et de quelques localités où, grâce à des circonstances favorables, le sapin a pu y ajouter l'appoint de son feuillage plus dense. Ces trois espèces réunies forment des forêts touffues, très fraîches, d'une originalité surprenante, où sur le noir rideau des sapins, se détachent tour à tour les cimes légères des verts mélèzes et les faîtes élargis de l'arolle tortueux.

Elles ont un attrait tout particulier, ces forêts de l'Engadine. Elles n'abritent pas une végétation de mousses aussi luxuriante que celle des joux ; mais combien elles recèlent d'espèces jolies et rares ! C'est un monde à part, et la flore y prend un caractère frappant de finesse et d'aristocratique distinction. Quiconque a visité à demi-lieue de Pontrésina, sur le sentier qui, de l'autre côté de la rivière, conduit au glacier de Morteratsch, un certain groupe de blocs pittoresquement entassés et ombragés d'arolles, se souviendra des terrasses ou lits de verdure qui s'étendent de l'un à l'autre. Chacune est un sanctuaire pour le botaniste. La Trientalis d'Europe y plonge dans la mousse ses racines menues, et vient ouvrir, au-dessus de ses feuilles en croix, les blanches étoiles de ses fleurs ; tout autour, la petite Linnée, une autre fille du Nord, entrelace les réseaux de ses tiges traînantes, aux folioles rangées deux à deux, d'où s'élancent par centaines des pédoncules fluets, qui portent chacun deux ou trois petites cloches retombantes, d'un rose tendre avec des stries incarnat. Tout est si délicat dans ces jardins mignons, cachés entre d'énormes blocs granitiques, si gracieux, si coquet, l'élégance fragile en est si minutieuse, qu'on a peur de cueillir, peur de déranger, et qu'on se borne à respirer à distance la délicieuse senteur des Linnées.

Les forêts de la haute Engadine ont, en outre, cette spécialité qu'elles sont à la fois les plus élevées et les plus abordables de toute la chaîne des Alpes. Elles occupent le fond et les pentes inférieures d'une vallée large, bien ouverte, semée de magnifiques villages, et le touriste qui a élu domicile à Maria ou à Pontrésina, va s'y promener comme dans un parc. Cependant cette vallée fait partie d'un des plus formidables soulèvements des Alpes ; elle aboutit, ainsi que les forêts qui l'embellissent, à des cimes et à des glaciers de premier rang, et sur une longueur de plusieurs lieues, elle atteint et dépasse le niveau du Righi-Culm : il en résulte que des flores ordinairement séparées par plusieurs centaines de mètres pris sur la verticale, s'y rencontrent et s'y mêlent. On sait que sur les vastes massifs la température est ordinairement plus douce que sur les montagnes isolées, ou qui font partie d'un ensemble moins grandiose, ce qui permet à beaucoup de plantes d'y prospérer plus haut ; eu revanche, plus un massif est vaste, plus sont étendus les territoires qu'y occupent les espèces supérieures, et il y a tout lieu de croire que la force d'expansion d'une espèce dépend, entre autres circonstances, de l'étendue du territoire qu'elle occupe déjà. De là deux lois qui agissent en sens contraires dans les chaînes alpines les plus puissantes, l'une qui fait monter la flore des sous-Alpes, l'autre qui fait descendre celle des sommités. Aussi, lorsqu'on pénètre au cœur des plus hautes Alpes, faut-il s'attendre à quitter plus tard les prairies et les forêts, et à rencontrer plus tôt les espèces glaciaires. Ce phénomène n'est nulle part plus sensible qu'en Engadine. Sur nos montagnes vaudoises, il faudrait grimper longtemps, à partir du dernier sapin, pour récolter le Chrysanthème des Alpes, un Chrysanthème haut comme la main, au feuillage artistement découpé, au calice noir et à la collerette bien blanche, bien propre, bien ouverte, tandis qu'en Engadine, on le rencontrera en pleine forêt, à quelques minutes des villages. Pour celui qui n'aurait herborisé que dans le canton de Vaud ou en Savoie, ce serait une plante caractéristique des sommités ; pour celui qui n'aurait vu que l'Engadine, ce serait une espèce à large zone, habitant

indifféremment les cimes et les pentes boisées. Il en est de même de l'Ancolie des Alpes, plante superbe, l'une des fleurs les plus grandes et les plus riches de la montagne, bien différente de celle de la plaine. Celle-ci n'est que gracieuse, agreste, peut-être un peu triste : la couleur de petit deuil qu'elle affecte parfois, surtout dans la variété qui habite les bois montagneux, semble lui convenir mieux qu'une autre. L'Ancolie des Alpes est moins effilée, moins haute ; les rameaux en sont aussi moins nombreux ; elle ne porte qu'une ou deux fleurs, rarement trois ou quatre, mais grandes, d'un bleu pur et franc, et qui, délicatement suspendues, se balancent avec majesté. Le dessin en est d'un travail curieux et d'une heureuse ampleur ; c'est celui de toutes les ancolies : des pétales dont une pointe se recourbe et s'allonge en éperon, tandis qu'à l'autre extrémité, ils s'élargissent en limbe et se rapprochent par leurs bords, de manière à former un vase penché et de ciselure gothique ; puis toute une série d'autres pétales alternant avec les premiers, plus larges, plus longs, et se dégageant latéralement, comme autant d'ailes bien ouvertes. Une fleur pareille a beau être grande, elle ne peut pas être lourde ; toujours elle flotte légère, et de fortes dimensions en font mieux ressortir les formes rares, aussi harmonieuses qu'originales, où brille dans sa hardiesse le génie des belles fantaisies. Ailleurs, cette plante, qui fait l'orgueil des touristes assez heureux pour la rencontrer, ne se trouve guère que dans la région des plus hauts chalets ; mais à Maria, la perle de l'Engadine, elle fleurit sous les mélèzes, à deux minutes du village, et il ne faut pas plus de peine pour en aller cueillir une gerbe que pour aller faire un bouquet dans le jardin de l'hôtel.

« Engiadina, terra fina ! » dit une chanson populaire dans la contrée ; celui qui l'a composée a bien dit, et ce refrain revient de lui-même à la mémoire du botaniste qui, assis sous un arolle, cueille d'une main quelque fleur des avant-monts, venue du bas de vallée, et de l'autre quelque fleur des cimes descendue avec les glaciers.

Mais il ne suffit pas d'une course de forêt pour prendre une juste idée de la végétation du premier étage des Alpes. Les forêts ne couvrent ni tous les flancs, ni toutes les croupes de la montagne ; et pour peu que la vallée soit large, elles n'en occupent pas le fond. Dans les vallées qui courent du sud au nord ou du nord au sud, les maisons, les cultures, les prairies, les forêts sont semées indifféremment sur l'une ou sur l'autre rive, et il n'y a guère entre leurs versants que des différences accidentelles, ou qui intéressent beaucoup moins le botaniste que le géologue. Dans celles, au contraire, qui se dirigent de l'est à l'ouest ou vice-versa, on remarque entre les deux pentes un contraste qui ne cesse pas : l'une fait face au soleil, c'est celle des villages, des prairies, des champs, des jardins ; l'autre est à l'ombre, c'est celle des forêts et des grandes joux. Le Pays-d'Enhaut et la Gruyère offrent un exemple frappant de l'influence qu'exerce l'orientation. Ils appartiennent l'un et l'autre à la vallée de la Sarine, et ils ne sont séparés que par un défilé ; mais dans le Pays-d'Enhaut la rivière se dirige de l'est à l'ouest, tandis que dans la Gruyère elle coule du nord au sud. Ici, les deux rives sont également fertiles, animées, riantes ; là, il semble qu'on change de zone en passant de l'une à l'autre.

Nous n'avons guère fait jusqu'à présent qu'une promenade du côté de l'ombre ; le châtaignier lui-même, que nous avons rencontré en premier lieu, ne craint pas les

versants tournés au nord, pourvu que la contrée jouisse d'un climat doux. Il nous reste, avant de gagner une région plus élevée, à voir le côté du soleil et les prairies. Le côté du soleil a aussi ses arbres, quoique les forêts y occupent, en général, beaucoup moins d'espace ; mais le hêtre et le sapin n'y sont plus, au même degré, les espèces dominantes. On y trouve des cerisiers, de fort beaux frênes, des ormes, surtout des érables, qui forment sur quelques points des groupes qu'il vaut la peine de recommander aux peintres, par exemple, celui de Richisau, sur le chemin du Pragel, à deux ou trois lieues de Glaris. Ces arbre-là ne sont pas, à leur manière, moins remarquables que les fameux châtaigniers d'Evian. L'érable n'a rien, même à la montagne, de la ténacité et de la force concentrée du hêtre ; au lieu de petites feuilles rondes et sèches. il en pousse de grandes, capricieusement découpées, portées sur de longs pétioles, et que les vents d'automne moissonnent par milliers à la fois ; il n'a pas le fruit du hêtre, lourd, hérissé et qui ne peut que tomber, il a des samares ailées. L'écorce n'en est pas nue et dure ; elle se creuse en sillons, se fendille en plaques irrégulières et se relève en arêtes bosselées : tout est accident sur le tronc de l'érable ; ici une grotte pour un lichen, là une esquille qui se détache, ailleurs des chemins creux, où montent et descendent d'interminables files de fourmis, qui se saluent au passage. Le branchage n'obéit à aucune loi ; c'est le génie de l'invention, le démon de la fantaisie qui a dirigé dans tous les sens ces rameaux élancés, aux mouvements imprévus, aux articulations pittoresques. L'érable a beau vieillir, le temps a beau le ravager, il a toujours l'air jeune et coquet, et les oiseaux s'y plaisent, comme s'il y avait entre eux et lui une secrète affinité de nature.

De ce côté cependant, les arbres ne sont pas l'essentiel. Ils ombragent les granges, et sont moins disposés en forêts étendues qu'en bouquets ou en petits bois, au bord des ruisseaux ou à la lisière des pâturages. L'essentiel, c'est la prairie. Mais les prairies des sous-Alpes diffèrent beaucoup les unes des autres. Lesquelles visiterons-nous ? Irons-nous dépouiller celles de l'Engadine, que toute une population de Tyroliens vient faucher au mois de juillet, remontant de village en village ? Choisirons-nous les gracieuses collines de l'Appenzell, ou bien descendrons-nous dans une de ces sauvages vallées des Alpes pennines, à Saas, à Evolena, à Praz-le-Port, dont les fonds verts sont serrés entre les plus gigantesques murailles des Alpes ? Il faudrait faire tout cela et bien plus encore, car d'un lieu à l'autre il y aurait à cueillir des espèces nouvelles et dignes d'intérêt. Surtout il ne faudrait pas oublier certaines prairies marécageuses, prairies de plateaux élevés autant que de vallées, celles d'Einsiedeln, par exemple, ou du Zugerberg. La végétation des marais est, en effet, la plus distincte de toutes ; il n'y en a point qui ait autant de physionomie, tellement qu'il suffit d'avoir une fois ouvert les yeux pour reconnaître de loin les prés marécageux. Les herbes y sont étroites, raides, aiguës, et rien ne les caractérise plus généralement que la surabondance des joncs, des carex, des scirpes, des linaigrettes et autres genres semblables, tous à feuilles en lame tranchante ou en pointe allongée. A force de multiplier leurs touffes compactes et fibreuses, qui ne périssent jamais, qui deviennent, au contraire, d'année en année, plus fortes et plus denses, quelques espèces forment dans le marais des îles solides, d'innombrables archipels, entre lesquels nagent les herbes aquatiques.

Dans la plaine, cette végétation est une des plus pittoresques, et les peintres le savent bien. Elle se groupe volontiers en masses heureuses, toutes faites pour le pinceau. Les joncs y sont de haute taille, et s'y propagent en forêts mobiles ; les typha y serrent en faisceaux leurs feuilles robustes, fermes, flexibles, de véritables lames de rapière ; l'Iris jaune, « la fleur à couteaux », comme disent les paysans, y ajoute les siennes, également nombreuses et serrées, mais plus larges, encore plus finement aiguisées et souvent recourbées comme un glaive ; puis tout autour flottent les grands nénuphars, amarrés à de longues tiges et toujours au niveau de l'eau, s'élevant et descendant avec elle. On sent au luxe, au désordre de ces formes exubérantes et de rapide venue, l'influence d'une chaleur humide et fiévreuse, des tièdes vapeurs qui montent à la surface des eaux stagnantes.

Si quelque part la flore suisse peut rappeler celle des tropiques, c'est dans certains marais inondés, exposés à toute l'ardeur du soleil, comme il en existe en Valais. Mais à la montagne, les marais inondés sont plus rares et de moindre étendue, à l'ordinaire, ils sont remplacés par des tourbières, où l'on retrouve les mêmes formes aiguës, mais courtes, pauvres, monotones : plus de nénuphars, plus d'iris ; mais çà et là de maigres buissons de saules, d'aunes, de bouleaux et, au lieu de grands joncs limoneux, des champs de sphagnum, sorte de mousse, qui s'amasse en couches épaisses et cède lentement sous le pied. Bien loin de rappeler celle des tropiques, la végétation des tourbières montagneuses est froide et sibérienne. Cependant elle a aussi son charme. La Linaigrette des Alpes y pousse par myriades des hampes un peu plus hautes que la main, couronnées chacune d'un plumet de fils blancs et soyeux, qui se développe, s'étale, se dilate et devient une chevelure floconneuse, que le vent emporte un matin. Le sphagnum a d'ailleurs ses plantes à lui, et si l'on se donne la peine de se baisser quelquefois, on y cueillera de charmantes espèces, qu'on pourrait presque appeler parasites, car leurs racines se perdent dans cette couche de mousses imbibées d'eau, et se nourrissent de leurs débris, ainsi la plus jolie des airelles, l'Airelle Canneberge, dont les tiges couchées s'émaillent de fleurs gaies et brillantes à quatre rayons empourprés, et l'Andromède, l'une des perles de la famille des Bruyères, qui incline d'un peu plus haut ses corolles, urnes délicates, d'une carnation diaphane, et dont la contenance est d'une goutte de rosée. Puis, sur le sol même, pour peu qu'on le fouille, on découvrira des légions de feuilles arrondies, bordées de longs cils rouges, et qui figurent exactement une épaulette militaire : telle botte de sphagnum en est si bien garnie qu'elle suffirait à fournir tout un régiment de grenadiers de Nüremberg. La plante qui porte cette verdure singulière, le Rossolis, ne fleurit pas toujours, et quand elle daigne le faire, elle se borne à quelques fleurs sans apparence ; on dirait qu'elle met toute sa gloire à ces feuilles étranges, petits chefs-d'œuvre, nés d'un caprice de la nature.

Mais n'y eût-il aucune de ces espèces jolies ou curieuses, n'y eût-il que les carex, il vaudrait la peine de s'y arrêter. La fleur de carex est on ne peut plus élémentaire ; elle n'est composée que d'une écaille végétale, portant à son aisselle trois étamines ou un pistil, selon le sexe ; le fruit n'est qu'une capsule sèche, souvent à peine plus grosse qu'une tête d'épingle ; la tige n'est qu'une sorte de chaume avec quelques feuilles

linéaires, dont le limbe se développe à l'extrémité d'une gaine. Voilà, sans doute, de bien pauvres ressources ; mais jamais la nature ne s'est montrée plus habile à faire beaucoup avec peu. La seule flore suisse possède plus de quatre-vingts carex, sans compter quelques espèces critiques, créées par les observateurs modernes, qui en porteraient le nombre au delà de quatre-vingt dix. Rien de plus intéressant que d'en suivre toute la série dans un herbier riche et bien soigné ! Malheureusement, ce n'est que dans les collections qu'on les rencontre réunies. Les unes habitent les Alpes, les autres la plaine ; les unes les sables, d'autres les forêts, d'autres les rochers, d'autres les prairies, d'autres les étangs ; mais il est telles tourbières de la montagne, celles d'Einsiedeln, par exemple, où l'on pourra en récolter en une matinée au moins quarante espèces clairement différentes. Un œil exercé n'aura pas même besoin pour les distinguer de la plante entière, la capsule y suffira ; sa forme, sa grosseur, sa couleur, les raies et stries dont elle est sillonnée, la pointe qui la termine, le léger duvet de poils qui la recouvre parfois : tout cela varie assez pour qu'il n'y ait pas deux carex à capsules identiques. Mais, sans descendre à ces détails, quelle distance entre ce petit Carex puce, si abondant à Einsiedeln, qui cache dans l'herbe ses tiges bassettes et menues, couronnées de quatre ou cinq fruits bien étalés, bien séparés, dont la forme et la couleur lui ont valu le nom qu'il porte, et ce grand Carex, le Carex géant (maxima) commun dans les bois voisins de la tourbière où il serre en faisceaux ses feuilles tranchantes, - de vraies dagues, tantôt neuves et aiguisées de la veille, tantôt brisées et rouillées, - et élance à la hauteur d'un homme ses tiges triangulaires, d'où pendent à de longs filets d'interminables épis verts, sur lesquels l'épi supérieur, l'épi mâle, secoue le pollen de son panache d'étamines. Entre ces deux types, il semble qu'il y ait un monde, et pourtant ce sont des organes semblables ; on n'y surprend aucune différence essentielle de constitution, et la distance qui les sépare est comblée par une-multitude d'espèces qui font transition, sauf à s'échapper sans cesse vers d'autres types également marqués, également originaux, quoique formés des mêmes éléments, toujours aussi peu nombreux et aussi simples. Elles sont nues, tristes, sévères, âpres, stériles, ces vastes tourbières d'Einsiedeln ; ce sol est ingrat ; et pourtant dans cette pauvreté éclate, plus visible encore et plus manifeste, la merveilleuse industrie de la nature et la fécondité de son génie.

Souvent aussi les tourbières de la montagne sont des nids de plantes rares, et le botaniste le plus difficile, le plus blasé, y trouve de quoi remplir sa boîte. Celles d'Einsiedeln sont, sous ce rapport, particulièrement remarquables : non seulement elles réunissent une collection complète des jolies espèces plus ou moins répandues dans les marais des sous-Alpes ; mais elles ont, en plus, des spécialités d'un grand prix. Outre la Trientalis, plante du nord, qui nous envoie des colonies, et qui y croît encore au moins sur un point, de même qu'en Engadine, on y rencontrera le Jonc du Styx, la Lysimaque en grappes, la Linaigrette grêle, le Carex de Gaudin, et d'autres plantes encore, très rares, soit pour la Suisse, soit même pour la flore générale. Mais à quoi bon rechercher les plantes qui sont rares ? En sont-elles plus brillantes ? En ont-elles plus de parfum ? Cette rareté qui les fait priser si haut, n'est-elle pas l'indice d'une nature aristocratique et dédaigneuse ? De quel droit se dérobent-elles à la foule, et

vont-elles se cacher dans quelque retraite inconnue, où elles ne fleurissent que pour les botanistes ? Dans ce siècle démocratique, il n'est pas impossible d'entendre tenir ce langage. Mais non. Dans un pays quelconque, les plantes sont rares pour deux raisons principales. Les unes, parce qu'elles n'y sont pas chez elles, comme ce charmant Cyclamen à feuilles de lierre, espèce italienne qui a passé les Alpes on ne sait comment, pour venir habiter la montagne de l'Arvel, près du Léman, ou bien comme ce curieux Géranium, dit de Bohême, qui du fond de la Scandinavie, a envoyé quelques tribus dans l'Allemagne du nord, et poussé sa pointe jusques dans les forêts de sapin du Bas Valais, où il se perpétue sur le sol brûlé des charbonnières abandonnées ; les autres sont rares parce qu'elles périssent, refoulées de station en station par la jalousie de leurs rivales, ou détruites lentement par effet de circonstances peu propices, le climat, les envahissements de l'agriculture, etc. Les premières sont nombreuses en Suisse, pays intermédiaire, où se rencontrent plusieurs flores, de même que plusieurs langues et plusieurs races ; les secondes ne le sont pas moins : pelouses, bois, rochers, plages, marais, chaque station compte un certain nombre d'espèces qui déclinent. Toutes, sans doute, ne sont pas également regrettables ; mais n'est-il pas permis de reporter sur elles quelque chose de l'intérêt auquel les victimes ont droit ? Ces plantes victimes, devenues rares parce qu'elles s'en vont, sont particulièrement nombreuses dans la flore des tourbières. On saigne le sol, on l'exploite, on creuse des canaux de dessèchement, et le sphagnum disparaît, emportant plusieurs espèces, dont le sort n'est pas autre que celui de certaines races humaines : la civilisation les pourchasse et les détruit. Si l'on prend un catalogue botanique d'une partie quelconque de la Suisse, publié il y a dix ou quinze ans, et que l'on y cherche au hasard une plante de marais peu commune, on peut parier, presque à coup sûr, qu'une moitié au moins des stations où elle est indiquée, n'ont plus qu'une intérêt historique. La plante y était ; mais elle n'y est plus. Si le plateau d'Einsiedeln continue à être riche, c'est qu'il a encore des tourbières vierges, derniers refuges pour les races persécutées ; mais le nombre en diminue aussi. I1 y en avait une à quelques pas du village de Studen, où croissait, à côté de la Trientalis, une singulière Orchidée, le Malaxis des marais, rare entre les plus rares : il y avait élu domicile dans de petits jardins formés par des renflements, des boursoufflures du sphagnum, et il s'y était établi dans la société de jolies euphraises. Quand j'y fus, il y a deux ans, adieu la Trientalis ! adieu le Malaxis ! adieu le sphagnum, et ses précieux petits jardins, relevés en bosse ! Des hommes civilisés, des barbares ! avaient fait de la tourbière un affreux champ de pommes de terre.

Des déceptions de cette nature sont à la plaine, le pain quotidien des personnes qui herborisent. Les paysans y mettent de la malice. Y a-t-il dans leur pré une plante intéressante, vite, ils y passent la charrue et y sèment du blé ; est-ce à l'abri d'une haie, aussitôt ils trouvent des motifs pour remplacer la haie par un mur ou pour l'arracher ; est-ce dans quelque place marécageuse, c'est par là qu'ils commenceront à drainer. A la montagne, heureusement, les conflits sont moins fréquents entre les intérêts économiques et ceux des botanistes. Les cultures y sont plus simples, souvent nulles, et, sauf les tourbières exploitées, la végétation y est fixe, ou, si elle se modifie, ce n'est pas sous

l'influence de l'homme. Pour le botaniste, comme pour le philosophe, la montagne est un asile de paix.

Les prairies des avant-monts, que l'on engraisse et que l'on fauche, sont elles-mêmes très peu sujettes au changement. La flore, nous l'avons dit, y varie d'un lieu à l'autre, mais non d'une année à l'autre. Nous y avons une dernière gerbe à cueillir. Forcés de choisir entre plusieurs stations également dignes d'intérêt, nous retournerons à nos Alpes vaudoises, et nous irons remplir nos corbeilles dans l'une de leurs plus gracieuses retraites.

Il existe aux environs de Vevey un vallon reculé, quoique bien connu dans la contrée. Une fissure de plus en plus profonde, creusée par un torrent, la Baye de Montreux, le partage dans sa longueur. La Dent de Jaman le domine de sa fière pyramide, et l'on ne sait si elle le protège ou le menace. Dans sa partie moyenne, à mille mètres d'altitude, et dans un pli gracieusement ondulé du versant qui regarde le sud, se cache le Pré d'Avant. Il est divisé en un grand nombre de parcelles, qui ont chacune leur grange. C'est tout un village de constructions en bois, habité surtout pendant l'époque de la fenaison. Une auberge fait centre. Elle est modeste, mais propre et on ne peut mieux située, avec une échappée par le débouché de la gorge sur le Léman de Montreux, celui de Rousseau et de Byron.

Si l'on visitait le Pré d'Avant au mois d'avril, on y cueillerait déjà la Primevère officinale, le Bois-gentil, la et surtout le Safran printanier. Avant que l'herbe écrasée par la neige ait eu le temps de se relever, les Safrans se hâtent de la percer de leurs mille boutons effilés, blancs ou violets ou panachés de violet et de blanc. C'est une première floraison, aussi fugitive que brillante. Le mois de mai n'a pas encore commencé à faire monter la sève dans les bourgeons, que déjà les Safrans ont disparu, et si bien disparu qu'il n'est pas facile, même à un botaniste, de retrouver les restes de leurs multitudes ensevelies. Mais d'autres plantes les ont remplacés. Voyez, à quelque pas de l'auberge, cette source abondante, qui à peine échappée de sa prison souterraine, avant même qu'elle ait eu le temps, sous ce ciel nouveau, de se reconnaître et de s'orienter, est déjà condamnée à faire tourner la roue d'une scie. Mais au Pré d'Avant il y a des loisirs pour l'industrie, et la source en fait son profit ; elle passe à côté du canal où on l'emprisonne peut-être une fois par mois, et elle s'en va bondir au milieu des buissons et des fleurs. L'une des prairies qu'elle arrose est humide ; le gazon en est d'un vert sombre, grâce à une foule de petits scirpes bruns ou noirs ; mais la Gentiane bleue, et les ombelles roses de la Primevère farineuse ne ressortent que plus vivement sur cette teinte obscure. Quand le temps est beau et que les promeneurs sont nombreux, il s'en cueille chaque jour des bouquets à remplir les deux mains ; mais la poussée de la nuit suffit à combler les places vides, et plus on en prend, plus il y en a.

Voici le mois de mai. Que signifie cette neige sur les monts ? Est-ce l'hiver ? Non, c'est le Pré d'Avant qui s'est vêtu de Narcisses. Si l'on n'a jamais vu la floraison des Narcisses sur quelques-unes de nos montagnes, et spécialement sur celles qui dominent Montreux, il est bien difficile de s'en faire une juste idée. Ce sont d'immenses champs de fleurs, où toutes les corolles se touchent de beaucoup plus près que les épis

dans les moissons les plus serrées, tellement qu'il faut compter par myriades celles qui n'ont pas de place au soleil, et qui s'ouvrent à l'ombre de leurs sœurs. Quand on sait au juste où les chercher, on peut du Signal de Lausanne, c'est-à-dire d'une distance de six lieues, reconnaître à la teinte le moment où les Narcisses sont fleuris.

Le Narcisse du Pré d'Avant, le même que celui qui croît ailleurs sur les Alpes et le Jura, était généralement envisagé comme identique au Narcisse des Poètes. Un examen plus approfondi ayant fait découvrir quelques différences, on lui a donné un autre nom, un peu raide et bien savant (radiiflorus). Mais ces différences, quoique réelles, ne sont pas très apparentes, et nous pouvons les négliger d'autant mieux que c'est par un caractère souterrain, la forme de la bulbe, que les deux espèces se distinguent le plus sûrement.

Le Narcisse est donc une plante à bulbe. Chaque bulbe produit des bulbilles, qui croissent et multiplient à leur tour, en sorte que partout où il y en a une, il y en a bientôt des tribus. De toutes ces bulbes, jeunes et vieilles [sic], naît une touffe de longues feuilles en lame, étroites, peu consistantes, d'un vert luisant, et du milieu desquelles s'élancent des hampes nombreuses. À une hauteur variable (elle peut atteindre un demi-mètre), chaque hampe fait un coude brusque et à angle droit. Là se forme l'ovaire, puis la corolle, toujours unique. Ainsi les fleurs, quoique portées sur une tige svelte, ne regardent pas en haut ; elles se regardent mutuellement, et se mirent les unes dans les autres. Elles sont fixées sur l'ovaire au moyen d'un tube allongé, étroit et verdâtre, à l'extrémité duquel elles s'épanouissent en six grands pétales, plus éclatants que la neige, et disposés comme les rayons d'une roue, dont le tube formerait l'essieu. Au centre, se détache en avant une petite cupule bordée de rouge.

Le Narcisse ne fait pas songer, comme la rose, au type idéal de la beauté. Cette hampe coudée, cet ovaire nu, ce tube effilé, souvent enveloppé d'une pellicule sèche, brisée par un enfantement trop rapide : tout cela reste fort loin des justes proportions et de l'harmonie parfaite de la rose. Néanmoins le Narcisse est une création des plus frappantes. Lorsqu'on les considère de près et un à un, on trouve qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent, et l'on s'étonne du changement que peut apporter dans la physionomie d'une fleur une différence minime. Les uns, avec des pétales étroits, qui se ressentent encore de la manière dont ils étaient enroulés dans le bouton, ont l'air coquet, chiffonné, volage, capricieux ; les autres, et c'est là le vrai, le beau Narcisse, ont de larges pétales, étalés sans raideur, et qui se recouvrent par les bords : cette forme plus ample s'harmonise mieux avec la senteur pénétrante et l'éclat de la fleur, avec ce blanc qui n'est pas un simple rayonnement de la surface, qui n'est pas non plus le blanc candide de l'innocence, mais qui, relevé par la bordure rouge de la cupule, trahit plutôt je ne sais quelle voluptueuse langueur et quelle secrète ardeur de passion. Les Grecs avaient raison (tous leurs mythes sont vrais) : si quelque beau jeune homme, en se mirant dans l'eau profonde, s'est jamais épris de lui-même, et si les dieux ont eu pitié de son mal, c'est en Narcisse qu'il ont dû le changer.

Mais à cet éclat de jeunesse, pourtant moins passager que celui de la rose, succède une vieillesse triste et soudaine. En quelques jours le Narcisse s'épuise, et sa

beauté se consume. Ses feuilles flétries jonchent le sol ; la corolle se ride et se dessèche sur place ; l'ovaire seul grandit démesurément, jusqu'à ce que la tige fatiguée tombe écrasée sous le poids, et que toute la plante disparaisse dans l'herbe toujours plus haute. Il semble que les habitants des villages voisins n'aient vu le Narcisse que dans cette période de décrépitude, car ils l'appellent dans leur patois, la « Gotrauza », c'est-à-dire « celle qui a un goître ». Au reste, malgré l'irrévérence du nom, ils en sentent fort bien la beauté. Dans la seconde quinzaine de mai, toutes les maisons en sont parfumées, et nombreuses sont les jeunes filles qui vont le dimanche à la montagne en remplir leurs tabliers blancs.

Le Narcisse est-il utile ou nuisible à la végétation des prés ? L'expérience pourrait seule en décider. Je le crois plutôt favorable. Ses bulbes vont chercher leur nourriture au-dessous de la plupart des autres herbes, et ses débris enrichissent la surface du sol d'un engrais puisé dans le sol lui-même, mais plus profond. D'ailleurs, quoiqu'ils aient l'air de tout envahir, ils ne prennent pas de place ; dès qu'ils commencent à s'affaisser, les graminées se font jour, et remplissent l'espace qu'ils occupaient. En tout cas, fussent-ils nuisibles, on aurait de la peine à les détruire, et à moins qu'on ne laboure le sol à trois décimètres de profondeur, et qu'on ne le passe au crible, pour jeter au torrent tout ce qu'il contient de bulbes et de bulbilles, le Pré d'Avant aura toujours sa fête des Narcisses. Merveilleuse apparition ! Trois semaines avant la floraison, à peine peut-on la soupçonner ; trois semaines après, on n'en voit plus trace. Toute cette végétation est là, cachée dans la terre, dix mois sur douze, invisible, latente, en apparence inactive. Mais elle se prépare sans doute ; elle accumule ses forces, et se recueille pour le soleil de mai. Aussi quelle puissance, quel éclat, quelle surabondance de vie et de parfums, quelle hâte de jouir, quelle fièvre de volupté, quelle splendeur et quelle ivresse, quand toutes ces fleurs s'ouvrent à la fois, et que les tièdes brises du soir les font ondoyer au passage ! La sève coule à pleins bords ; c'est le printemps et l'effervescence de sa jeunesse ; c'est Vénus, la déesse éternelle, qui s'enivre de sa fécondité !

Cependant les prairies de la plaine ont été rasées par la faux, et les faneurs vont prendre le chemin de la montagne. Hâtons-nous de les devancer. Pour le Pré d'Avant commence l'été, la saison chaude et calme, le plein et majestueux épanouissement de toutes les forces de la nature. Le sol n'est plus occupé par une seule espèce, avide de tout absorber. Il y a place pour chacun et même après l'éblouissante floraison des narcisses, cette variété de formes et de teintes conserve son charme supérieur. L'herbe est dans toute sa vigueur ; elle est moins haute que dans certains prés gras de la plaine, peuplés de grandes ombellifères ; mais elle est plus serrée, plus élégante, plus savoureuse pour les troupeaux et plus émaillée de vives corolles. Au temps de la fenaison, quand elle sèche au soleil, l'odeur en est plus fine et plus riche.

Donnons un regard à cette plante un peu triste, moins triste pourtant que son nom, le Géranium livide, aux pétales déjetés en arrière, d'un lilas pâle et mélancolique ; il en est peu qui soient plus répandues dans les prairies des sous-Alpes, et qui en éveillent plus distinctement le souvenir. A côté d'elle, brille une de ses sœurs, le Géranium des bois, qui croît fort bien dans les prés et les réjouit de ses grandes

corolles au port assuré et d'un bleu violet. Au-dessus des plus hautes graminées, le Lys Martagon balance ses cloches pesantes, dont les lobes purpurins et tachetés de brun, sont roulés en dehors, et d'où sortent, suspendues à de longs filets, six étamines surchargées de pollen. Combien j'en passe et qui ne mériteraient pas cet oubli ! Mais au moins cueillerons-nous encore la plante par excellence des sous-Alpes, la Grande Astrance ; bonne fille robuste qui n'a dans la tenue rien de roturier ni de vulgaire, mais qui ignore également les vaines délicatesses. La tige en est haute et ferme, sans raideur ni légèreté, juste ce qu'il faut pour se faire largement place dans le gazon. De la base se détachent quelques feuilles portées sur de longs supports, amples et digitées ; près du sommet, une autre feuille également digitée simule un involucre, d'où naît un bouquet de pédoncules ayant chacun leur ombelle de fleurs. Les fleurs proprement dites sont très petites ; mais leurs ombelles sont enveloppées d'une sorte de calice collectif, formé d'une ceinture de sépales fermes et consistants, tantôt verdâtres, tantôt blancs ou rosés, qui ne ressemble pas mal à une fraise à la Henri IV. La réunion de ces calices diversement colorés, abritant chacun une gerbe de corolles, qu'on prendrait pour des étamines, est d'un effet original et pittoresque. Les prés où abondent les Grandes Astrances ont un air de gaîté, de propreté rustique et de beau luxe villageois.

Retournerons-nous au Pré d'Avant ? Oui, une fois encore, mais sur l'arrière-automne, à la fin d'octobre, peut-être seulement en novembre. Cette saison est plus belle à la montagne que partout ailleurs. Les touristes vont en été chercher la fraîcheur sur les Alpes ; pourquoi n'y vont-ils pas en automne chercher la lumière et le soleil ? C'est alors que s'accomplit à la lettre la belle image de Bossuet, et que les monts trouvent leur sérénité dans leur hauteur. Tandis que la plaine languit sous une mer de brouillards, ici le ciel est sans nuages, et comme si toutes les vapeurs s'étaient précipitées dans les bas-fonds de l'atmosphère, l'air est plus que jamais limpide et transparent. Le moment serait mal choisi pour venir faire au Pré d'Avant une récolte de fleurs ; on n'y trouverait plus que les colchiques, encore pour la plupart seraient-ils déjà brisés et gisants, et cependant la végétation resplendit d'un éclat nouveau, dernier sourire de la vie qui s'éteint. Tout est silencieux : les vaches ont quitté leurs pâturages de l'été ; on ne voit, on ne rencontre personne, et si l'on entend quelque bruit, il ne vient que des feuilles qui tombent. Mais ce silence n'est pas celui de la mort, c'est celui du recueillement. La nature célèbre encore une fête ; elle donne un concert suprême aux religieuses magnificences ; seulement la fête est pour l'œil, et la symphonie est composée de couleurs. Les teintes de l'automne sont répandues sur les flancs du vallon, avec une profusion et une richesse dont on n'a pas l'idée quand on n'a vu que les automnes du plat pays. Il semble que les grands arbres et les petites plantes rendent en couleurs tout ce que le soleil de l'été, le clair soleil de la montagne, a pu leur verser de lumière. Sur le sombre accompagnement des sapins, basse grandiose et sévère, se détache, en masses lumineuses, la vive coloration des hêtres ; l'érable y mêle ses tons plus clairs, et il n'y a pas jusqu'au moindre buisson de noisetier qui n'ait pris la pourpre, et ne fasse aussi sa partie dans l'orchestre universel. Ce ne sont pas des teintes de parade ; rien qui ressemble à une campagne pavoisée ; ce sont les pompes d'un culte : la vallée est devenue un temple.

CHAPITRE II

Il est malaisé de donner une idée générale de la végétation des sous-Alpes : d'un lieu à l'autre les différences sont trop grandes. Aussi nous sommes-nous borné à rassembler quelques souvenirs ; nous avons fait un choix. Mais à mesure qu'on monte, il y a plus d'unité dans la flore, et l'on peut beaucoup plus facilement se figurer une vue d'ensemble de la zone supérieure. Sur les premières pentes, on ne perd pas le sentiment de la région ou l'on se trouve : les cultures et les bois la font reconnaître ; mais plus haut, on oublie la contrée pour ne se souvenir que de l'altitude ; on n'est ni dans l'Appenzell, ni dans le Valais, ni dans les Grisons, ni dans l'Oberland ; on est à la montagne. Les Alpes étant une barrière au pied de laquelle aboutissent plusieurs flores, il faut y atteindre une certaine hauteur pour échapper à l'influence de la végétation des plaines avoisinantes, et n'avoir plus sous les yeux que les seules espèces alpines. Sans doute, elles ne sont pas partout les mêmes ; mais les différences vont rarement jusqu'à modifier l'aspect général.

Si nous retournions en Engadine, nous passerions sans intermédiaire des forêts aux gazons. Les arolles et les mélèzes s'y établissent si haut qu'il n'y a pas de buisson qui l'emporte sur eux. Ailleurs, il en est autrement, et pour passer du dernier groupe de sapins à la première pelouse complètement privée de végétation arborescente, il faut franchir une région douteuse, où plusieurs espèces d'arbustes forment encore des taillis étendus. Outre l'aune vert, on y distinguera quelques saules, un surtout, le Saule de Laponie, dont les feuilles brillent comme de l'argent. Là est aussi la vraie patrie du Rosage des Alpes, plus connu sous son nom grec de Rhododendron, l'Alpenrose des Allemands. On le rencontre plus bas et plus haut ; mais nulle part il ne rougit de plus vastes espaces.

Il y a deux espèces de Rhododendron, souvent réunies, mais inégalement répandues dans les Alpes suisses, le Rhododendron velu et le Rhododendron ferrugineux, sans compter une forme intermédiaire, qu'on pourrait croire hybride si on ne la trouvait pas quelquefois bien loin de l'une des espèces normales. Tous deux croissent en buissons trapus, aux rameaux emmêlés et tortueux, à l'écorce dure et noire, ne portant des feuilles qu'à leur sommet. Celles de l'un, d'un vert plus gai et marquées de petits points roussâtres, sont armées sur les bords d'une rangée de cils : de là son nom de Rhododendron velu ; celles de l'autre sont plus grandes, plus allongées, parfaitement glabres, d'un vert sombre et luisant en dessus, tandis que le dessous est recouvert d'une couche de rouille, qui l'a fait baptiser le ferrugineux. Les grappes de fleurs naissent du centre des bouquets de feuilles. Le calice est peu visible. Pour sa forme et pour ses dimensions, la corolle ressemble plutôt à celle d'une Jacinthe simple qu'à celle des Rhododendrons exotiques cultivés dans les serres. Elle est un peu plus évasée dans le Rhododendron velu qui passe d'un rose très pâle au pourpre le plus vif, et se panache quelquefois, surtout dans les régions inférieures, de rose et de blanc. Celle du Rhododendron ferrugineux est plus étroite et plus comprimée ; la couleur en est moins éclatante ; c'est une teinte pourpre aussi, mais plus concentrée et plus sombre.

Le Rhododendron est la plante alpine par excellence ; non seulement il n'existe pas dans les plaines environnants, sauf une ou deux exceptions tout à fait bizarres ; mais encore on n'y voit rien qui lui ressemble. Ce n'est pas l'espèce, c'est le genre lui-

même qui est alpin. Aussi le premier buisson que l'on en rencontre, fait-il événement dans chaque excursion, et se voit-il bientôt dépouillé pour orner boutonnières, chapeaux et corsages.

Le Rhododendron a parfois la vie dure ; on le sent à ses formes ramassées et noueuses. Mais quelle joie quand la neige est fondue, et que le soleil de juin le réchauffe de ses rayons ! Evidemment, il ne s'y fie pas tout d'abord. Ses boutons ne se développent qu'avec une certaine lenteur, et restent serrés assez longtemps les uns contre les autres. Mais les beaux jours continuent ; il prend confiance et s'épanouit un matin. Libre sur sa montagne, il boit par tous les pores cet air tonique et fortifiant qui stimule la vie et chasse au loin les pensers rongeurs [sic]. N'y a-t-il pas quelque harmonie secrète entre cet arbuste fleuri, tout rayonnant de santé et de lumière, et ce cri d'appel, ce Jou-eh sonore, que les pâtres se renvoient de colline en colline, et que ne sauraient pousser ni les poitrines faibles, ni les cœurs abattus ? N'y a-t-il pas aussi quelque harmonie entre la libre existence des chamois de la forêt et la senteur subtile, légèrement amère et sauvage, qu'exhale un champ de Rhododendrons en fleurs ? Pour les enfants des Alpes, le Rhododendron c'est la patrie. N'en envoyez point à ceux qui vivent à !'étranger, car il en est comme du ranz-des-vaches : il donne le mal du pays.

Nous entrons enfin et définitivement dans la zone supérieure, celle où disparaissent les arbres et les arbustes. On y arrive par deux chemins. Le plus long et le plus doux suit le fond des vallées, et les remonte de bassin en bassin, de défilé en défilé : après en avoir traversé toute une série, on finit par trouver une rampe ou une gorge qui fait barrière, et où les forêts s'arrêtent plus ou moins brusquement ; les buissons peuvent s'élever davantage, couvrir un étage de plus, franchir encore un défilé ; puis ils rencontrent aussi leur limite. L'autre chemin, beaucoup plus court, mais beaucoup plus pénible, moins un chemin qu'un escalier, quitte la vallée sur un point quelconque, et monte directement contre l'une ou l'autre des murailles qui en forment les flancs. On peut quelquefois par une pente suivie et régulière, grimper jusques bien au-dessus de la végétation arborescente, que l'on voit s'amoindrir graduellement ; d'autres fois, et peut-être est-ce le cas le plus fréquent, à la hauteur où les sapins commencent à devenir plus rares et moins élancés, on aborde des terrasses, des plateaux, des vallons spacieux, de vastes contrées, que d'en bas on pouvait à peine soupçonner. Ces vallons, dont le niveau est souvent de dix-huit ou dix-neuf cents mètres, ont des hivers particulièrement rudes ; la neige s'y accumule en masses plus épaisses, le vent l'y chasse de tous côtés, les avalanches l'y précipitent, et elle est encore loin d'y être fondue lorsque, à égalité d'altitude, les versants inclinés commencent à verdoyer. Aussi les arbres et les buissons n'y pénètrent-ils pas facilement ; il n'est pas rare qu'ils en respectent l'entrée alors même que sur la pente, à droite et à gauche, ils s'élèvent encore d'une centaine de mètres. On dirait une porte qui leur est interdite, et qui nous ouvre un monde nouveau, celui du véritable pays alpin, avec sa flore de plus en plus caractérisée, ses grands pâturages, ses chalets et ses troupeaux.

A cette hauteur, il y a, comme dans la plaine, un printemps, un, été et un automne ; mais ces trois saisons se font en trois mois. Les plantes éclosent rapidement,

et l'on ne distingue que deux floraisons : l'une suit la fonte des neiges, l'autre est en retard de quelques semaines. En s'élevant assez haut, on peut, au mois de juillet, les traverser toutes deux à quatre ou cinq cents mètres de distance verticale ; mais plusieurs des montagnes les plus renommées pour la beauté de leur végétation, Chamossaire, par exemple, dans les Alpes vaudoises, doivent être visitées au mois de juin. Si l'année est chaude, dès le commencement d'août l'herbe perd sa fraîcheur ; il ne reste plus que des fleurs attardées et chaque plante se hâte de fructifier.

La rapidité avec laquelle s'accomplit le cycle de la vie végétale, est un des traits les plus saillants de cette flore. Il faut voir comment certaines espèces poussent au bord des champs de neige. Le sol est libre depuis un jour à peine ; il est imbibé d'eau glacée, et déjà, de toutes parts pointent des bourgeons blancs et gonflés de sucs. De vingt-quatre en vingt-quatre heures, on en mesure les progrès. Parmi les plus précoces, se distinguent de charmantes auricules aux ombelles purpurines, surtout nombreuses et variées dans les chaînes orientales. Mais le prodige de cette floraison hâtive est la Soldanelle. Il en existe aussi deux espèces, avec des formes intermédiaires et douteuses, exactement comme pour le Rhododendron. La plus grande, la Soldanelle des Alpes, est commune à peu près partout en Suisse ; l'autre, la Petite Soldanelle, habite surtout les montagnes d'Uri, de Glaris, des Grisons ; je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de stations plus occidentales que le Faulhorn. Toutes deux poussent quelques feuilles arrondies et fermes, et telles qu'une fourmi guehière pourrait s'en faire un bouclier de combat, au moins de celles de la Petite Soldanelle. De leur aisselle naît une tige, qui porte des fleurs retombantes. La Soldanelle des Alpes en a jusqu'à quatre ; elles sont d'un lilas tendre, de la grosseur d'une cupule de gland ; mais beaucoup plus évasées, et frangées jusqu'à la moitié de leur profondeur. La Petite Soldanelle n'en a ordinairement qu'une, plus étroite, plus allongée, avec des franges plus courtes. La 'couleur en est d'une délicatesse infinie : c'est une teinte rose bleuâtre, avec des reflets changeants et métalliques, et à l'intérieur un réseau de veines sanguines.

La Petite Soldanelle ne se replie pas, comme le fait la Sensitive, au toucher d'un corps dur ; cependant ces franges ténues, cette transparence de la corolle, cette couleur nuancée, chatoyante et qui joue avec la lumière, semblent trahir le mystère d'une organisation nerveuse qui dépasse en finesse tout ce que l'imagination peut rêver. S'il y a des plantes somnambules, la Petite Soldanelle doit l'être. La fermeté de ses feuilles nervées est celle d'une main légèrement crispée, et la fleur est si frêle qu'on dirait une âme suspendue entre la terre et le ciel, et toujours prête à s'envoler : ce n'est qu'un souffle. Aussi combien de corolles jonchent le sol dans ce creux que vient de quitter la neige, et où elles se balançaient par centaines ! Elles n'ont pas eu le temps de se faner ; mais elles n'ont plus eu la force de se soutenir et elles sont tombées, dans la fraîcheur de leur beauté.

Et cependant cet être fragile a soif de vivre. La Soldanelle n'attend pas, comme le prudent Rhododendron, que les beaux jours aient succédé aux beaux jours. Des Alpes inférieures jusques sur les plus hautes cimes, elle suit la neige à la piste. Quand les frimas tardent à disparaître, l'impatience la prend, et si le sol réchauffé a quelque

peu fondu le dessous du névé, de manière qu'il y ait un interstice par où se glisse le souffle du printemps, elle se hâte de pousser. Lorsque la croûte glacée est encore trop épaisse, l'imprudente fleurette périt dans l'obscurité de sa prison ; mais si elle peut la percer du sommet de sa tige pointue, ce qui arrive souvent à la Soldanelle des Alpes, elle vient ouvrir au-dessus sa corolle tremblante, et triompher pendant quelques heures sur ce blanc tapis qui lui servira de linceul.

La flore de la zone des gazons est remarquable par sa richesse. Elle est bien autrement variée que celle des régions polaires, avec laquelle elle offre, d'ailleurs, des traits de ressemblance on ne peut plus frappants ; peut-être n'y a-t-il pas en Europe de chaîne de montagnes qui, à niveau pareil, recèle plus de trésors botaniques. Le seul district des Alpes vaudoises, un carré long qui ne mesure, à vol d'oiseau, que trois lieues sur cinq ne compte pas moins de trois cents espèces dont cette zone est la véritable patrie, et ce nombre serait presque doublé si l'on y ajoutait celles qui y montent de la région montagneuse inférieure. Un district de même étendue pris en Valais ou en Engadine serait au moins aussi riche, et sans dépasser les frontières de la Suisse, on pourrait réunir une collection d'un millier d'espèces, composée de plantes cueillies toutes au-dessus de la limite des forêts.

Ces richesses ont en outre l'avantage de n'être pas dissimulées et éparpillées, comme il arrive souvent dans le Jura. Si l'on n'a pas des renseignements exacts, on pourra, plusieurs jours durant, courir les plaines jurassiques, en passant toujours à côté des espèces les plus intéressantes. Sur les Alpes, le même accident est sans doute possible beaucoup voir, beaucoup cueillir, et revenir surchargé. C'est que la plupart de ces vallons qui s'ouvrent au-dessus des forêts, sont disposés de manière à réunir sur un espace restreint plusieurs flores très-diverses : ce sont de véritables jardins botaniques, où la nature a elle-même rapproché et groupé toutes les sortes de richesses. Il en est dont le fond est occupé par un lac, sur les bords duquel s'étendent de petits marais : c'est une première station botanique, et avec elle, une première flore ; non loin du lac, sont les chalets et tout autour un sol gras : seconde station, seconde flore ; à quelque distance, règne la pelouse proprement dite : troisième flore ; sur les flancs du vallon se dressent des parois de rochers, au pied desquelles se sont formés de vastes éboulis : quatrième et cinquième flores ; enfin, pour peu qu'un glacier ait déposé quelque moraine dans le voisinage, on aura une sixième station, qui ne sera pas la moins intéressante. Ajoutez que de l'une à l'autre de ces stations, il y a des places intermédiaires ; que la pelouse peut-être plus ou moins unie, plus ou moins bosselée ; que la couche de terre végétale sera sur certains points très épaisse, tandis que sur d'autres le roc affleurera le sol - toutes circonstances qui agissent sur la végétation et la modifient - que les sources dans la verdure, et souvent aussi les lits pierreux des torrents, ont leurs spécialités ; que le pâturage sec diffère grandement du pâturage humide et frais ; qu'il en est de même du rocher ; que les vieilles moraines diffèrent également de celles de formation récente ; que l'influence des versants se fait sentir dans cette zone, aussi bien que dans celle des arbres ; que partout enfin, où il reste quelque tache de neige, quelque avalanche qui ne veut pas fondre, la floraison printanière, celle de juin, forme des îles

au milieu de celle de juillet - et l'on comprendra comment dans une vallécule, dans un pli de terrain a peine indiqué sur les meilleures cartes, la flore des hautes Alpes peut rassembler la moitié de ses trésors. Deux botanistes partant, je suppose, des chalets de la Vare, dans les Alpes de Bex, et allant dépouiller, l'un les pentes qui regardent le sud, celle des rochers d'Argentine, blancs, chauds, chéris des vipères ; l'autre les pentes qui regardent le nord, arrosées par les eaux du glacier de Paneyrossaz, pourraient fort bien ne pas se perdre de vue et se héler de minute en minute ; mais ils reviendraient, après quelques heures de promenade, avec des récoltes si différentes qu'ils auraient peine à croire qu'ils ont cheminé parallèlement, au même niveau et toujours si près l'un de l'autre. Ils pourront d'ailleurs faire chacun une expérience piquante, quoique toute simple, s'asseoir et compter les espèces qu'il leur sera possible d'atteindre de la main : si l'endroit est bien choisi, s'il touche d'un côté à un bloc garni de quelque verdure, d'un autre à un bord de pelouse, d'un autre enfin, à quelque lit de gravier, le total obtenu sera fabuleux : il dépassera trente et quarante espèces.

Cette variété peut être encore augmentée si, à la différence des expositions, s'ajoute une différence géologique des terrains. A quoi peut tenir cette influence géologique ? Est-ce, comme on le croyait d'abord, à la nature intime de la substance dont le sol est formé ? Est-ce, comme on le croit plus généralement aujourd'hui, à sa constitution physique, par exemple, à une pâte plus compacte ou plus friable ? Peu importe. Elle n'en est pas moins considérable, évidente, incontestable. Aussi les montagnes les plus riches sont-elles justement celles où se rencontrent un sol granitique et un sol calcaire, ainsi les Apes de Fully, l'Albula et le Pilate. Une double promenade à l'Albula, dans le genre de celle que j'indiquais pour le vallon de la Vare, donnerait des résultats plus remarquables encore. Mais, sans prendre tant de peine, il suffira pour être frappé de l'action du sol sur la végétation, de suivre l'ancien chemin du col au-dessus de l'auberge du Weissenstein. De hauts rochers le dominent, d'un côté granitiques, de l'autre calcaires ; des blocs en sont tombés en quantité prodigieuse, et se sont entassés sur les deux bords de la route, à droite ceux d'une espèce, à gauche ceux d :e l'autre : on dirait un champ de bataille et les morts accumulés de deux armées en présence. Ces blocs sont trop nus, trop compacts, de chute trop récente, pour nourrir beaucoup de plantes ; mais ils sont tapissés de lichens, et il suffit de la couleur de cette pauvre végétation pour en indiquer de loin la nature. Parfois, au milieu de l'entassement calcaire, on en remarque un dont les lichens sont verts au lieu d'être jaunes comme tout autour ; on va voir, et l'on trouve un quartier de granit qui a rebondi plus hardiment, et ne s'est arrêté qu'au milieu des blocs ennemis. [Je puis faire erreur sur la couleur des lichens ; je n'ai pas retrouvé la note que j'avais prise sur les lieux ; mais cela n'importe guère. Le fait subsiste.]

Pour décrire d'une manière complète la flore des gazons, il faudrait tenir compte de tous ces faits, et de plus, ne pas négliger des modifications essentielles, qui ne proviennent pas uniquement des circonstances que nous avons énumérées. Autre est la chaine pennine ; autre celle qui fait barrière au sud des Grisons ; autre celle de l'Appenzell. Bien des lieues les séparent ; leurs vallées s'ouvrent sur différentes parties

de l'Europe, et il est fort naturel que, toutes choses égales d'ailleurs, la flore n'y soit pas identique. Il faudrait donc, pour être complet, ne pas se borner à.. une description générale ; il faudrait étudier avec détail quelques massifs spéciaux. On prendrait successivement, je suppose, les Alpes de Morcles et de Fully, celles du St-Bernard, celles de Zermatt et de Saas, celles de la Haute Engadine, celles de la Basse, sans compter quelques sommets des chaînes avancées, tels que le Pilate et le Sentis ; mais ce serait tout un travail et un travail à l'adresse des naturalistes. Nous ne visiterons que quelques stations, répondant toutes, dans notre pensée, à des souvenirs très nets, même quand les noms propres seront passés sous silence, et qui ; en nous permettant de nous arrêter sur plusieurs des espèces les plus intéressantes, donneront au moins une idée sommaire de la végétation des hautes Alpes.

Commençons par la flore du rocher.

En parcourant la zone des forêts, nous avons négligé les rochers, non qu'il n'y ait beaucoup à y cueillir, mais parce que la flore y offre de tels contrastes qu'elle en devient difficile à classer. S'ils sont exposés au soleil, ils se couvrent d'une végétation qui, à mille mètres et plus, rappelle celle des parties chaudes des vallées, et qui plus bas et dans des circonstances favorables, peut devenir presque méridionale. C'est contre les parois qui tombent immédiatement sur la plaine du Rhône, entre Martigny et Sion, première assise d'une pente ininterrompue jusqu'à la région des neiges éternelles, que se trouvent en Suisse les plantes les plus italiennes. Il suffit d'indiquer le figuier et l'amandier. Peut-être n'y sont-ils pas absolument sauvages ; on les rencontre non loin des habitations, au pied de vieilles ruines - le figuier sur la colline de la Bâtia, à Martigny, et l'amandier sur les rochers de Saillon, au-dessous de la tour qui les couronne - mais ils n'en croissent pas moins en plein vent, au milieu des buissons et des rocailles, et s'ils ont eu besoin de l'homme pour s'y introduire, ils s'y conservent d'eux-mêmes.

Dans des circonstances moins exceptionnelles, ce seraient en tout cas des œillets , le Géranium-sang, peut-être le Lys jaune (bulbiferum), et d'autres espèces qui supposent également de chauds étés. En revanche, si le rocher est tourné au nord et en communication directe avec la haute montagne, la flore y devient alpine à quelques pas de la plaine, et il n'est pas nécessaire de monter beaucoup, pour y rencontrer des plantes dont la station normale n'est pas à moins de deux mille mètres. Le Glarnisch en offre un bel exemple. Il tombe en parois abruptes jusques dans les eaux du Klonsee, à huit cent mètres. Les avalanches, les torrents, les cascades, qui se précipitent des sommets, entraînent une multitude de semences, que la fraîcheur (elle est éternelle à l'ombre de ces formidables murailles) sollicite à germer. Aussi quel contraste entre les deux rives ! Le 13 mars 1862, le lac était encore couvert d'une couche de glace de trois décimètres, surface argentée où l'on courait sans crainte, et tandis que sur la rive dominée par le Glarnisch, il n'y avait que des montagnes de neige, de l'autre côté, on pouvait grimper une heure durant contre une pente nue, dont la Bruyère incarnat, en pleine floraison, embellissait tous les rochers. Quelques mois après, les premiers jours de juillet, la différence, pour être moins saillante, n'était en réalité pas moins forte ; la rive des Bruyères était couverte d'une végétation brûlée et médiocrement alpine ; mais

il suffisait de passer le lac, ce qui, il est vrai, ne se faisait plus à pied sec, pour trouver en abondance le Rhododendron velu, la Saxifrage bleue, etc. Les promeneurs qui vont au Klönthal à la recherche du monument de Gessner (monument si bien caché qu'il en est presque introuvable), peuvent cueillir des bouquets qui donneraient à penser qu'ils reviennent de quelque sérieuse ascension. Ainsi la flore des rochers des sous-Alpes se rattache tour à tour à celle de la plaine ou à celle de l'Alpe élevée. Néanmoins, elle a parfois un cachet particulier qu'il vaut la peine de noter. Pour peu que le rocher soit décomposé et qu'il touche à des forêts de sapins, elle leur emprunte quelque chose de leur végétation touffue. Les mousses y forment des tapis, qui se laissent enlever par grandes plaques, et dans l'épaisseur desquels beaucoup de plantes trouvent à se nourrir. Comme elles y ont plus de jour, elles y prospèrent plus facilement que sous l'ombre obscure des sapins. Là se cachent, entre autres, les plus riches colonies de la Violette à deux fleurs, une vraie violette, non une pensée, dont la verdure est d'une gaîté charmante, et dont les fleurs, d'un jaune vif et franc, sont toujours une surprise pour ceux qui ne les connaissent pas encore. Des violettes jaunes ! cela renverse toutes les idées qui naissent d'elles-mêmes à ce seul nom de violettes. Est-il une couleur moins modeste ? Et cependant elles sont fort jolies ; elles ont un petit air éveillé, fripon, chiffonné, qui leur sied à ravir, et quoique sans parfum (qu'auraient-elles à faire d'un parfum ?) on se figure que les papillons et les libellules doivent avoir pour elles des caprices, et se plaire à les agacer en passant. Auprès d'elle, fleurit d'ordinaire la Petite Astrance, timide sœur de celle du Pré d'Avant. Ce sont les deux seules Astrances de nos Alpes, et l'on reconnaît aussitôt le même type ; mais la seconde a accaparé tout ce qu'il y a dans la famille de sang robuste et de riche santé ; au lieu que la première s'est réservé la grâce exquise, l'élégance, la délicate poésie. On voit de ces partages entre frères ou sœurs. Mais quelle main légère que celle qui a découpé ces feuilles si bien groupées, et quelle sera la jardinière aux doigts de fée dont les œuvres pourront rivaliser avec cette fleurette, qui est, à elle seule, une corbeille ? Le vase en est d'un pur albâtre, encore une fraise à la Henri IV, comme dans l'Astrance du Pré d'Avant, mais plus petite, plus déliée, plus transparente ; il s'en dégage tout un bouquet de fines corolles, que des pédoncules élancent à la hauteur convenable, et qui sont assez rapprochées pour l'effet d'ensemble, pas assez pour se gêner et se froisser mutuellement. C'est là le vrai bouquet, aigrette légère, joyeuse gerbe épanouie, et non l'entassement confus de toutes sortes de merveilles étouffées et manquant d'air.

Toutefois cette riche végétation appartient moins au rocher lui-même, qu'aux anciens blocs qui en sont tombés ; c'est au pied des parois qu'on a le plus de chances de la rencontrer brillante. La flore spéciale aux rochers des Alpes se présente différemment, et n'a toute sa physionomie que dans la zone où nous sommes parvenus.

Les rochers lisses sont inaccessibles à la végétation aussi bien qu'à l'homme ; mais ils ne sont pas les plus communs. A l'ordinaire, la pierre est fendillée à l'extérieur ; elle présente des saillies et des excavations, où les plantes se logent et croissent comme dans des pots à fleurs, chacune vivant pour soi. Les places vides sont toujours en grand nombre. Cependant les rochers sont beaucoup plus sérieusement occupés qu'il ne le

semble au premier abord. Si petites que soient les espèces qui les habitent, elles ont de fortes racines qui vont chercher au loin leur subsistance. Telle plante presque imperceptible accapare tout ce que la couche de terre meuble, serrée dans la fissure où elle croît, peut fournir d'aliments à quelques décimètres à la ronde. L'Arabette à feuilles de Serpolet, par exemple, a des proportions bien ténues. Sa tige, à peine plus haute que la main, est épaisse comme une aiguille à tricoter, et ses feuilles peu nombreuses ont à peu près la taille de l'ongle du petit doigt : le nom en indique assez bien la forme et la grandeur. Cependant ayant réussi.un jour, en soulevant une dalle, à mettre les racines à nu, je pus constaster qu'elles formaient un réseau considérable dont les derniers filaments s'étendaient en tout sens à trois ou quatre décimètres au moins. Il est donc tel de ces pots à fleurs où se niche la végétation des rochers, qui est parfaitement rempli et absorbé par une seule plante de très peu d'apparence.

N'y eût-il que leur ingénieuse adresse à se garantir des frimas, les espèces du rocher mériteraient encore d'être observées de près. Aux trois quarts enfoncées dans la pierre, elles ne se hasardent à l'air libre qu'avec toutes sortes de précautions, et juste ce qu'il faut pour vivre et pour respirer. Les unes se recouvrent sur toutes les parties exposées de poils fourchus ou étoilés, qui se touchent et s'entrelacent ; les autres ne laissent pas tomber la plus petite de leurs feuilles desséchées, qui les habillent encore quand elles ont cessé de les nourrir. Elles ont raison. Sur la pelouse, la neige s'accumule et recouvre le gazon d'un épais manteau ; mais contre le rocher, la neige ne tient pas, et les quelques flocons qui peuvent s'y accrocher çà et là sont une pauvre garantie contre les gelées de l'hiver.

Cependant, malgré les froids plus rigoureux qu'ils ont à braver, les habitants du rocher pourraient bien avoir choisi la bonne part, et je les soupçonne d'avoir plus que les autres l'esprit de calcul et de prudence. Ils ont deux grands soucis : se nourrir et se vêtir. On a vu comment ils se tirent de la seconde difficulté. Pour la première, il suffit qu'ils trouvent une fente, une petite grotte inoccupée. Ce point gagné, ils sont chez eux, et ils y vivent en sûreté, c'est-à-dire, en paix. Il ferait beau, sans doute, briller là bas sur la pente adoucie ; mais combien cet avantage se paie cher ! Les vaches vous broutent et vous foulent aux pieds ; les chèvres à la langue effilée viennent ronger tout ce que les vaches ont épargné, et, n'y eût-il pas de troupeaux, quelle lutte que celle de la concurrence entre toutes ces espèces jalouses, également avides de vivre, de s'étendre et de multiplier ! Si chacune était libre, chacune, en quelques années, aurait occupé toute la surface du sol, celle-ci de ses bulbes, celle-là de ses surgeons envahissants, telle autre de ces graines innombrables. Qui sait tout ce qui se cache sous la gloire de ce tapis émaillé, d'ambitions étouffées et de rivalités mal contenues ? Les sages du rocher contemplent du haut de leur retraite ces luttes et ces périls. Ils n'ont pas à craindre la dent du bétail ; ils défient même les botanistes, et quand ils ont pris possession de leur ermitage, ils en défendent l'entrée par leur seule présence, et n'y meurent que de vieillesse.

Mais le rocher serait plus escarpé encore, que nous ne le quitterions pas avant d'avoir atteint une touffe de cette Cotonnière, que les botanistes appellent pied-de-

lion (l'Edelweiss des Allemands). On lui donne souvent, mais à tort, le nom d'Immortelle des Alpes. Les capitules des immortelles sont entourés d'une fausse corolle, aux pétales si fermes qu'on dirait une lame d'écaille plutôt que du tissu végétal. Rien de semblable chez la Cotonnière. C'est tout simplement une plante frileuse, qui s'enveloppe d'un triple duvet bien ouaté, et ne hante que les rochers exposés à toute l'ardeur du plein midi. Cette espèce de large patte, qui s'étale au sommet des tiges et qui fait aussi l'effet d'une corolle, n'est qu'un vêtement de plus, une chaude collerette de laine, dans laquelle se cachent et se rengorgent les fleurs, agglomérées en petites têtes. Quand le ciel est sombre, la Cotonnière prend une teinte grisâtre et maussade ; mais quand de chauds rayons pénètrent son épaisse fourrure, elle se dresse contre le rocher, elle brille et se dégourdit, comme ces vieillards que l'on voit au printemps rangés en file contre quelque haute muraille et se déridant au soleil.

En général, et surtout sur les pentes calcaires et brûlées (celles auxquelles s'appliquent plus particulièrement les traits de cette description), les plantes du rocher ne se distinguent pas par la vivacité des couleurs. Quand le pain manque ou qu'il faut le payer trop cher, on économise sur la toilette. Ainsi font ces nombreuses draves, ces arabettes, ces saxifrages, qui se contentent de fleurs blanchâtres ou jaunâtres, et ne songent pas le moins du monde à rivaliser avec leurs sœurs de la pelouse. Il y a pourtant quelques exceptions. En compagnie de la Cotonnière, on trouvera un bel aster, l'Aster des Alpes, qui ne porte guère qu'une fleur, mais grande et richement peinte en lilas. Si le rocher était plus humide, si quelque source suintait dans le voisinage, ou si seulement il était à l'ombre, on y cueillerait au premier printemps la plus brillante des saxifrages de la montagne, la Saxifrage à feuilles opposées, qui de la fente où s'engagent ses racines, laisse pendre ou traîner sur la pierre une longue chevelure de tiges emmêlées, garnies d'un feuillage scarieux, chétif, écrasé, et de grandes fleurs aux découpures si profondes que la corolle n'en a plus de vase, d'une couleur amarante ou purpurine, somptueuse, mais délicate et qui passe très promptement au soleil.

C'est un phénomène commun dans la flore des Alpes, que ce luxe de fleurs et tout le reste, tige et feuillage, en quelque sorte sacrifié. Il semble que les plantes consacrent toutes leurs forces vitales, et emploient tout le temps qui leur est donné, à fleurir et à fructifier, et que les autres fonctions ne soient pour elles qu'un accessoire. Certaines espèces de la plaine ou des avant-monts prennent sur les hauteurs des formes naines avec des corolles plus grandes ; d'autres y sont remplacées par des espèces très voisines, qui en diffèrent aussi. par ce double caractère. La Saxifrage à feuilles opposées est purement alpine, et ne peut être comparée avec aucune de celles de la plaine, mais le contraste n'en est pas moins saillant. Qu'attendre de ces balais de tiges, obscures comme des racines, cassantes, dont la moitié sont sèches, et de cette verdure coriace et comprimée, agglomération de cartilages plutôt que de feuilles ? On se demande s'il peut y avoir là des canaux pour la sève et comment la vie y circule. Et pourtant, dès les premiers beaux jours, toute cette végétation d'apparence stérile s'anime et se peuple, et ce sont des fleurs partout et des couleurs magnifiques et des richesses à profusion.

Mais c'est dans les chaînes essentiellement granitiques qu'on trouvera le plus grand nombre d'exceptions à la pâleur ordinaire de la flore du rocher. Ces roches antiques et dures, cristallines, aux reflets métalliques, et d'où l'étincelle jaillit à chque pas sous le fer du soulier, semblent avoir conservé je ne sais quelle chaleur cachée et quelle énergie créatrice. La pierre calcaire n'a produit que l'élégante Auricule jaune, tandis qu'il est né du granit toute une collection d'auricules d'un rose vif et qui croissent en touffes bien autrement puissantes ; La même remarque pourrait s'appliquer à plusieurs genres, mais tout spécialement aux plantes grasses.

C'est là le propre de la végétation des rochers : à côté des espèces les plus sèches on y trouve les plus charnues. Ces dernières ne sont pas abondantes sur les Alpes : quelques saxifrages, des orpins, des joubarbes ; voilà tout, ou peu s'en faut. Cela tient sans doute au climat.

Leur mode de vivre a ce grand avantage qu'elles n'ont pas besoin de longues racines, quelques grains de terre leur suffisent ; mais il leur faut décidément plus de chaleur, un air plus humide et plus nourrissant. En outre, les plantes grasses alpines sont, en général, de petite taille. Les plus fortes sont les joubarbes, qui font le désespoir des botanistes, lorsque, prises entre deux feuilles de papier, elles s'aplatissent, se déforment, s'écrasent, perdent leurs feuilles, se baignent dans leur jus, et prennent une affreuse couleur de foin pourri. On regrette d'autant plus de ne pas pouvoir les conserver que les variétés en sont très nombreuses et que, au lieu de trois ou quatre espèces, comme l'indiquent la plupart des catalogues, les Alpes en comptent peut-être une vingtaine. Il faudrait donc les étudier ; mais comment s'y reconnaître après une dessication si lamentable ! La plus répandue et la plus haute de nos joubarbes est celle des toits, que chacun connaît ; mais les plus belles sont des joubarbes un peu moins cossues, dont les feuilles radicales, groupées de manière à simuler des têtes d'artichaut, sont recouvertes d'un tissu de fils cotonneux, comme si une araignée s'était logée à l'intérieur, et qui se couronnent de fleurs disposées en cyme, étoiles ardentes, dont la pourpre rivalise avec celle des nuages d'automne au couchant. Il n'est pas tout à fait rare d'en trouver sur sol calcaire ; mais si on veut les voir en abondance, il faut remonter les longues vallées de la chaîne pennine ou des Grisons. Peut-être quelque touriste me saura-t-il gré d'en indiquer une station très riche et de facile abord, à deux~pas de la route du Saint-Bernard : si un peu avant le bourg de St-Pierre, on prend à gauche par un sentier qui passe près d'une petite chapelle, on arrivera à des terrasses rocheuses et moutonnées, où des plates-bandes de ces joubarbes resplendissent au soleil.

La flore du rocher nous conduit naturellement à celle des éboulis. Au pied des parois verticales s'accumulent les débris qui en tombent. Où il n'y a que gros blocs entassés, la végétation est à peu près nulle ; mais plusieurs espèces ont élu domicile partout où les pierres sont plus petites et mêlées d'un peu de terre végétale. Quelques-unes pourraient tout aussi bien croître sur le roc en place ; mais il en est qui habitent exclusivement les champs de cailloux et de graviers, comme le Tabouret à feuilles rondes, la belle Renoncule-Parnassie, et de nombreuses graminées aux épillets bigarrés.

Que cueillerons-nous ? Des graminées, d'abord, dont les panicules mobiles

trembleront au-dessus de nos bouquets. Sur les Alpes, les graminées, quoique nombreuses encore, ne jouent pas un rôle aussi important que dans les prairies de la plaine ; elles n'y forment pas le fonds principal de la végétation ; elles y sont plus espacées et il en croît sur le gravier en touffes éparses autant qu'au milieu des gazons. Moins simples que les carex, leurs cousins très éloignés, les graminées sont plus souples et plus légères. La tige en est faite pour se bercer au vent, et le mouvement est leur état naturel. Quelques espèces ont des fleurs dont les glumes s'ouvrent en deux paires de petites ailes transparentes, avec des étamines jaunes ou brunes, suspendues par le milieu à des fils imperceptibles : si l'on pouvait leur souffler

la vie animale, il n'y aurait pls beaucoup à faire pour les transformer en insectes légers, mouches ou phalènes. Il en est d'autres dont une paillette se transforme en arête, ou se couronne même d'une plume soyeuse, dont la finesse est telle que celles des oiseaux n'en donne pas l'idée ; les fleurs d'une Stipe commune en Italie et point arte sur les coteaux ensoleillés de la vallée du Rhône, portent une plume aussi haute que toute la plante, mesurant de trois à quatre décimètres, mais si légère et si délicate qu'on la voit à peine à quelques pas de distance, à moins qu'elle ne se dessine contre le ciel. D'autres encore serrent leurs fleurs en épis tantôt allongés, tantôt courts et arrondis, qui brillent de couleurs variées et qui, attachés en grand nombre à de très minces pédoncules, forment des grappes toujours agitées et frémissantes. Celles que l'on rencontre à la montagne, appartiennent peut-être en majorité à cette dernière catégorie ; mais elles redoublent de finesse, et prennent des teintes plus colorées. Souvent la tige et les feuilles ont la couleur d'un bois rouge ou brun recouvert d'un vernis luisant, et les épillets semblent avoir été dessinés et peints par un artiste minutieux. Les plus ingrats, peut-être, de tous les genres de la famille, au moins à en juger par la végétation du plateau suisse, les Paturins et les Fétuques y produisent des espèces dignes d'être remarquées, même à côté des plus jolies graminées, ainsi le Paturin du Mont-Cenis, la Fétuque violette, celle de Haller et celle de Scheuchzer. Cette dernière, qui croît, il est vrai, plutôt dans le gazon que sur le gravier, et qui n'est pas commune partout attirera sûrement l'attention ; elle est d'un port si élégant, les épis en retombent avec tant de grâce, et les paillettes vertes en sont si joliment bordées de brun et de violet qu'elle n'a rien à craindre du voisinage de grandes corolles éclatantes. On aura toujours pour elle un regard. Après tant de beautés qui se montrent, c'est le bouquet de la jouissance que de trouver la même perfection, le même génie, dans des créations plus modestes, qui semblent n'être là que pour faire masse et verdure.

Que cueillerons-nous encore ? Des passerages , des linaires violettes à gueule safran, et si nous avons la bonne fortune de le rencontrer, nous ne négligerons pas le Pavot des Alpes. Mais le Pavot des Alpes est rare ; il en croît une espèce à fleurs orangées sur quelques points des Alpes orientales, à la Bernina par exemple, et une autre espèce à fleurs légèrement souffrées au Pilate, à la Chaumény et ailleurs. Le Pavot des Alpes a les pétales plus petits que celui de nos moissons, mais il rachète ce désavantage en croissant en touffes plus fournies, et la couleur n'en est guère moins voyante. Au reste, comme celui de la plaine, il se plaît aux contrastes.

Quelle splendide inutilité que ces grands pavots rouges dans les blés, et toute cette poésie improductive qui écarte les épis nourriciers ! Est-ce un contraste moins surprenant que celui du Pavot des Alpes, dont les fleurs délicates se refusent à briller ailleurs qu'au milieu des cailloux entassés ? Il a pris à tâche de soutenir vaillamment une gageure impossible. Quelle est la profondeur de cette couche de gravier ? Trois doigts. Ce n'est pas assez. Il y a peu de mérite à croitre dans les pierres lorsqu'on rencontre le sol à trois doigts de profondeur ? Mais si l'on enfonçait dans ce lit mouvant jusque loin au-dessus de la cheville, peut-être trouverait-il qu'il en vaut la peine et que le cas est digne de lui. Vous verriez alors sortir d'entre les pierres sa verdure grise, une feuille ci, une feuille là ; puis de feuille en feuille ce serait une touffe, qui pousserait bientôt des hampes effilées, du haut desquelles la gaze légère de ses pétales chiffonnés flotterait comme un étendard.

Entre les éboulis et la pelouse verte s'étend une bande intermédiaire, des terrains écorchés, avec des blocs en place, et des mottes de gazon qui forment des bosses irrégulières. La flore des éboulis s'y continue ; celle de la pelouse y commence, et quoique, à proprement parler, il ne faille pas y chercher une végétation spéciale, quelques espèces trouvent dans cet entre-deux le sol qui leur est le plus favorable, entre autres la Dryade. La Dryade est une rosacée dont les souches ligneuses se divisent en un grand nombre de rameaux tortueux, lesquels s'appliquent sur les blocs, et cheminent lentement, mais toujours jusqu'à ce qu'ils en aient fait le tour et se rejoignent de l'autre côté. Cette manière de croître n'est pas très rare dans la zone des gazons, et doit être envisagée comme un des traits particuliers de sa flore. Quelques saules nains, tous charmants, avec des chatons dressés en épis, font exactement comme la Dryade. C'est au naturel ce que l'on obtient par la culture. La treille est encore possible où la vigne ne l'est plus, et dans les régions trop froides pour qu'il y prospère en plein vent, l'arbre est remplacé par l'espalier. Sur les Alpes les derniers représentants de la flore ligneuse sont aussi des espaliers en petit. Le plus remarquable est la Dryade. Ses feuilles argentées en dessous, vertes en dessus, fermes comme celles du chêne et découpées à peu près de la même manière, mais à peine plus grandes que la circonférence d'un gland, et sillonnés de nervures qui leur donnent un relief tout particulier, couvrent la pierre d'un réseau touffu, au-dessus duquel s'épanouissent de nombreuses corolles, véritables roses blanches, de la taille d'une églantine moyenne, qui font la gloire de l'espalier. L'ensemble est brillant, pur, gracieux, la fleur est une véritable fleur grecque, comme son nom, et tous les détails en sont achevés d'une exquise perfection. Rien de plus fin que la végétation de petites glandes noires qui orne le calice, et relève l'éclat des corolles.

Voici enfin la pelouse et tout d'abord le chalet. Mais hélas ! quelle triste verdure que celle qui, cent pas à la ronde, annonce la demeure des bergers ! On ne sait sur quoi l'on marche, ou plutôt on le sait trop bien ; ce n'est pas de la terre ; c'est du fumier perdu ; ce sont des flaques nauséabondes et tout autour des herbes grossières, des chénopodes fétides, de pesants rumex nageant à demi dans le bourbier et souvent des champs d'orties. S'il est sur ces hauteurs des plantes que l'on voudrait pouvoir extirper,

qui n'ont ni utilité ni beauté, qui rentre dans la part que la nature a faite, en toutes choses, au génie du mal, c'est ici qu'on les trouvera. Elles témoignent de la présence de l'homme. La population des pâtres a, sans doute, conservé des vertus qui se perdent ; elle est simple, hospitalière, honnête ; mais il faut convenir, elles est aussi routinière, et il y a bien quelque indolence dans le respect qu'elle porte aux antiques usages et son peu de goût pour les innovations. Cette vie calme et sans événements, cette solitude au sein des Alpes, plonge l'âme dans une sorte de grave repos ; elle agit comme un opium fort affaibli, mais qui, à la longue, fait aussi sentir ses effets. Supposez un montagnard actif et instruit, que de choses il entreprendrait, s'il était le maître de la montagne ! Une barrière protégerait au moins le seuil de sa porte ; il saurait le prix de tout cet engrais qui ne fait que souiller le sol sans le féconder ; il le recueillerait avec soin pour le distribuer partout également ; une enceinte fermée régnerait devant l'étable ; des mesures seraient prises pour qu'elle ne se transformât pas en une mare boueuse ; et tout aussitôt commenceraient les herbes utiles, le gazon qui vaut du lait. Les orties disparaîtraient ; les rumex et les chénopodes ne couvriraient plus de vastes espaces, et ces soins faciles seraient plus que payés par l'augmentation des produits. Ce n'est pas le bon goût seulement qui les réclame ; c'est, en première ligne, l'intérêt.

Et le pâturage lui~même ! L'aspect n'en est pas toujours plus réjouissant que celui des abords du chalet. La pelouse est la seule station botanique de la zone supérieure des Alpes qui soit menacée, mais elle l'est plus sérieusement qu'on ne pense. Presque toujours dominée par des pentes ardues, souvent par de hautes parois, elle reçoit toutes les pierres qui en tombent, et elle est sillonnée de tous les torrents, grands ou petits, qui descendent des hauteurs et se gonflent dans les jours d'orage de boue et de graviers. Quelques uns de ces dangers ne peuvent pas ête conjurés. Aucune industrie humaine ne pourrait empêcher les Diablerets de s'ébranler sur leur base, et de jeter sur un vallon fertile le plus ruiné de leurs sommets ; et, sans prendre un exemple aussi extrême, plusieurs des torrents qui dévastent les pâturages, exigeraient pour être contenus des travaux difficiles et coûteux ; mais ces formidables agents de destruction n'exercent leurs ravages que sur des points déterminés ; leur action est limitée, et ce ne sont pas eux qui font le plus de mal ; ce sont les petits désordres, sans cesse répétés, qui se produisent un peu partout, et qu'il serait facile de réparer ou de prévenir. Quoi de plus simple que de ramasser et de réunir en tas les pierres qui tombent au printemps ! On l'a fait avec succès ; pourquoi ne le ferait-on pas toujours et partout ? La quantité n'en est pas si grande, et si beaucoup de montagnes en sont jonchées, c'est qu'on les laisse s'accumuler. Il est même certains cônes d'éboulement, toujours plus larges et envahissants, alimentés par d'étroits couloirs, qu'on pourrait, avec un peu de bonne volonté et de savoir-faire, arrêter dans leur marche et reconquérir pour le gazon. Passe encore s'il n'y avait que les dégâts causés par la nature ! Mais quel triste spectacle que celui de larges versants tout entiers appauvris et stérilisés par l'incurie des hommes ! A quoi bon ces creux innombrables qui marquent tous les pas des bestiaux ? Il est des pentes qui pourraient engraisser de magnifiques troupeaux, qui ne sont plus qu'un chemin raboteux, creusé d'une infinité d'ornières. Pourquoi ne pas prendre la pioche,

et renverser les bosses dans les creux, de manière à rendre le gazon continu ? Les bras ne manquent pas pour se mettre à l'œuvre. Les bergers sont là, occupés à surveiller les troupeaux, occupation nécessaire, mais qui est à peine un travail et qui laisse de longs loisirs, car garder les vaches, ce n'est, la plupart du temps, que les regarder. Sans recourir à des ouvriers, sans travailler au-delà de ce qu'on peut raisonnablement attendre d'un homme, sans y placer de capitaux, si les bergers se bornaient à utiliser le mieux possible leur séjour de chaque été, les pelouses alpines auraient bientôt changé d'aspect.

Dix ans leur suffiraient pour les transformer. Mais ils ne se figurent pas qu'on puisse lutter contre les éléments : ils ont reçu la montagne de leurs pères ; ils y vivent comme on y a vécu depuis un temps qui dépasse la mémoire, et quand ils la voient s'ensevelir sous les décombres, morceau par morceau, ils s'inclinent résignés sous les coups de la destinée. Mauvais respect, et qui nuit à tout le monde : aux propriétaires d'abord, aux paysans qui leur louent le bétail pour l'été, et aux habitants de la plaine qui en consomment les produits. La nature en souffre elle-même, car le désert n'est pas beau lorsqu'il n'accuse que la négligence des hommes. Tous jusqu'aux botanistes, amis suspects des domaines trop bien cultivés, applaudiraient à des soins plus heureux.

Souhaitons donc bonne chance à la Société suisse qui vient de se former en vue de mettre un terme à la dégradation des Alpes, et hâtons-nous de chercher à quelque distance une vraie pelouse. Peut-être, nous faudra-t-il d'abord traverser des des pâturages pierreux où les grands aconits croissent en cercle autour des blocs, et où les vaches sont prudentes à choisir leur nourriture ; mais enfin nous trouverons bien quelque part, et sans doute là-bas, sur la pente adoucie, où coulent lentement de petits ruisseaux et où l'herbe est toujours fraîche, une pelouse comme nous la désirons, unie, intacte, vierge.

Les belles pelouses alpines diffèrent beaucoup des prairies des sous-Alpes et de la plaine. Les hautes herbes qui vous montent jusqu'à la ceinture ou, au moins, jusqu'aux genoux, ont fait place à un gazon presque aussi court et tout aussi bien fourni que ces gazons de luxe, sur lesquels on fait passer le rouleau et qu'on rase tous les dix jours. Les plantes dont il est formé, sont basses ; mais les corolles sont grandes, et il en est tout émaillé. On dirait des tapis et des broderies. Souvent on est embarrassé de savoir où poser le pied, tant les fleurs sont serrées et le parterre épanoui.

Mais par où commencer ? Les voilà toutes réunies, et il y en a trop pour choisir. Anémones, Pédiculaires, Orchis, Violettes, Véroniques, Gentianes, Silènes, Myosotis : à qui donner la préférence ? Moissonnons au hasard.

Belles Anémones, c'est sur vous que le sort tombe ; mais que de peine pour vous bien cueillir ! il faut, si l'on veut avoir autre chose qu'un misérable fragment, atteindre jusqu'à la tige souterraine, qui court parallèlement au sol, et dont un bourgeon se détache pour croître de bas en haut et venir se développer à l'air libre. Ce bourgeon naissant toujours un peu plus loin, la plante fait chaque année un pas et se déplace légèrement. Comme les anémones ont la vie longue, elles font ainsi de véritables voyages. Si elles croissent près d'un caillou, elles finiront peut-être par en faire le tour, et par aller mourir au delà, après en avoir vu les deux faces. Il naît de ce

bourgeon d'abord quelques feuilles souvent grandes et qui, dans plusieurs espèces, se divisent, se subdivisent et se re-subdivisent encore, pour se découper en une multitude de petites folioles, elles-mêmes dentées et déchiquetées ; puis une tige qui porte près de son sommet trois feuilles également très découpées, espèce de faux calice, au-dessus duquel, mais à quelque distance, s'ouvre la corolle. Celle-ci est une coupe formée de grands pétales, qui enceignent une gerbe touffue d'étamines et de carpelles. Il y a quelques rapports entre l'anémome et la rose ; au moins offrent-elles le même contraste entre une verdure très accidentée et des fleurs noblement régulières ; mais l'harmonie est moins parfaite, la transition n'est pas aussi habilement ménagée. Au lieu d'amener le passage de la feuille à la fleur, le faux calice de l'anémone répète hardiment le dessin de la feuille, en sorte que la corolle est obligée de s'en dégager et de se faire porter plus haut par le prolongement de la tige. De là, je ne sais quoi d'aventuré et même de fantastique. Le même caractère se retrouve dans la couleur. Qu'elle soit plus éclatante ou plus pâle, la nuance de la rose est toujours d'un ton gracieux et souriant. Cette fleur a un secret : quand c'est elle qui le produit, le jaune lui-même devient aimable, harmonieux, caressant. La belle imagination des Grecs glissait sans effort de l'idée de la rose à celle de l'aurore. Les images auxquelles ce rapprochement a donné lieu, ont pu, à force d'être répétées, devenir pâles et fades ; elles n'en étaient pas moins justes, et d'un génie auquel le sens de la couleur ne fut pas plus étranger que celui de la forme et des arts plastiques. Toujours le nom de la rose rappellera l'Orient et le doux pays de la lumière.

Il y a de ces impressions qui sont sœurs, et qui, logées dans la mémoire à la porte l'une de l'autre, s'éveillent mutuellement. Il n'en est pas de même de l'anémone. Fleur cosmopolite, elle s'harmonise avec le ciel de chacune de ses patries ; des teintes les plus graves elle passe aux plus ardentes, des plus rêveuses aux plus passionnées. Sous le climat de Florence, elle resplendit comme les coquelicots de nos blés ; elle donne aux ombrages des bois la gentille Sylvie aux pétales blancs relevés de carmin, et sur les hautes terrasses des Alpes, elle s'épanouit en grandes fleurs contemplatives, et dérobe aux cimes vierges la pâleur de leur diadème de neige.

Les anémones alpines sont nombreuses et si variées qu'elles suffiraient à de royales corbeilles. En faisant une promenade à la Croix de Javernaz, au-dessus de Bex, dans les Alpes vaudoises, et sans dépasser les pâturages broutés par les troupeaux, on en rapportera quatre espèces et plusieurs variétés. Seulement il faut s'y prendre de bonne heure. Année commune, le quinze juillet serait déjà beaucoup trop tard. La plus répandue est l'Anémone dite des Alpes, espèce changeante. Sur certaines pentes sèches et plus ou moins rocailleuses, il en croît une variété géante, dont la tige peut mesurer un mètre, et dont les feuilles se laissent à peine serrer dans un herbier d'un format très respectable. Mais il semble que la plante ne grandisse à ce point qu'aux dépens de la fleur, et peut-être préférera-t-on une forme plus commune, de moitié moins haute, dont les corolles blanches, de la taille d'une grande églantine, se colorent d'un pâle azur. L'Anémone des Alpes appartient aux chaînes calcaires ; sur le granit, elle est remplacée par l'Anémone souffre, plante ramassée sur sa tige, et dont la fleur

est jaune-canari. A la Croix de Javernaz4, les deux espèces se rencontrent, ainsi que les terrains qu'elles préfèrent, et l'on peut récolter toute une série de formes qui font transition de l'une à l'autre ; d'abord des anémones blanches, élancées, avec une légère teinte paille, puis d'autres plus petites et de coloration plus intense, jusqu'à ce que l'on tombe tout à fait dans le type souffre. [Cette Croix de Javernaz (ceci soit dit à l'usage des botanistes) est décidément un lieu propice aux plantes hybrides. On y trouvera dans un espace singulièrement restreint tous les passages possibles non seulement entre ces deux anémones, mais encore entre la Primula Auricula et la Primula villosa, ainsi qu'entre l'Androsace helvetica et l'Audrosace alpina (Gaud). En outre, le Geum inclinatum (hybride du G rivale et du G moutanum) n'y est pas très rare, et avec un peu de bonheur, on pourra y mettre aussi la main sur un ou deux pieds d'Achillea Thomasiana (hybride de l'A. macrophylla et de l'A. atrata). Cette liste serait peut-être augmentée si l'on étudiait avec quelque soin les gentianes des environs, surtout les G. purpurea et punctata.]

Dans la même contrée, l'Anémone Narcisse, dont les fleurs sont groupées en gracieuses ombelles, rappelle par sa coloration la Sylvie des bois. Mais la perle des anémones de Javernaz et peut-être de toutes les chaînes des Alpes, est l'Anémone printanière. Les trois feuilles de son calice se prolongent et ceignent la corolle d'une chevelure dorée, et ses pétales, recouverts en dessous d'une villosité soyeuse, d'un blond ardent, ont moins des couleurs que des reflets, mais des reflets suaves, plus insaisissables encore que ceux de la petite Soldanelle, flottant entre le rose, le bleu et le violet. Elle croît aussi dans les lieux les plus frais, sitôt la neige fondue ; mais, à l'inverse de la Soldanelle, c'est une grande fleur, bien ouverte au moment de son premier éclat, puis se fermant à demi et conservant longtemps quelques restes de sa beauté. Les touristes qui la trouvent fanée, se figurent parfois qu'elle est en bouton, et se fatiguent à en chercher de mieux épanouies. Véritable fille des Alpes, sa beauté est encore plus expressive que pure. Il n'est pas de plante qui ait plus de physionomie ; elle semble rebelle à toute culture, et sa grâce mystérieuse, attachante, étrange, à la fois divine et sauvage, rappelle l'attrait des abîmes séducteurs où le glacier ensevelit ses victimes. Si les Alpes avaient leur sirène, leur Loreley, attirant le voyageur de solitude en solitude, l'Anémone printanière serait sa fleur de prédilection.

Pour compléter ce bouquet d'anémones, il faudrait en cueillir en un même jour les fleurs et les fruits, et on le peut à la rigueur. Ce qu'il semble y avoir de fantastique dans quelques-unes de leurs espèces, est doublement marqué dans le fruit, agglomération sphérique de carpelles, dont les pointes tordues en spirale ont l'air de petits serpents argentés, et forment ensemble une tête de Gorgone. Quand ils ont atteint tout leur développement, la masse en est bien épaisse ; mais plus jeunes et légèrement dégarnis, nous pourrions les cacher dans la verdure, de manière à ce que leurs pointes barbues se montrassent entre les fleurs de nos corbeilles, et ils en relèveraient encore l'originale beauté.

Nous ne vous oublierons pas, douces Vergerettes au rayon rose ou lilas ; petits Orchis classiques, à la tête noire et au parfum vanillé ; grandes Pensées, aux pétales

violets, qui étalez sur l'herbe humide vos corolles veloutées, trop souvent brûlées par le gel ; ni vous non plus, jolies Alchimilles, qui nous donnerez au moins votre verdure, vos feuilles à cinq ovales, brillantes comme de l'argent et chatoyantes au soleil comme de riches étoffes de soie.

Pourquoi faut-il passer si vite ? Il y a trop à voir. Mais toi, que rêves-tu là, petite Gentiane bleue ? Tu as mieux que de l'éclat ; il y a du prestige dans ta beauté, et quand, assis sur la pelouse, on t'a contemplée un moment, on ne doute pas que tu n'aies un regard et une âme.

Est-il un genre plus alpin que celui des Gentianes ? Les espèces qui le représentent en Suisse (de vingt à trente) croissent toutes à la montagne ; quelques-unes habitent aussi les collines de la plaine ; mais d'autres figurent parmi les plantes qui atteignent le plus haut niveau. J'ai cueilli une gentiane sur les derniers rochers du Muvemn (3061 m.), et au sommet du Drônaz, près du St-Bernard, (2950 m.) c'est encore entre des gentianes que l'on s'assied, en face du Mont-Blanc.

Les amateurs, qui n'y mettent pas tant de finesse, les divisent simplement d'après la couleur. Il y a pour eux la Gentiane jaune, à laquelle ils associeraient celle de Charpentier, s'ils la connaissaient, puis les Gentianes rouges et enfin les Gentianes bleues, de beaucoup les plus nombreuses.

La Gentiane jaune est une plante extrêmement commune, et l'une des plus fortes parmi celles qui croissent dans la zone des gazons. Ses tiges souvent épaisses comme le pouce, s'élèvent parfaitement droites jusqu'à la hauteur d'un mètre et plus. Les feuilles amples, lisses, mais avec de fortes nervures, et dessinant un large et bel ovale, sont disposées par paires, et vont en diminuant de grandeur jusqu'au sommet de la tige, où elles portent, à leur aisselle, des verticilles ou anneaux de fleurs jaunes, au tube court, mais aux lobes allongés, pointus et écarquillés. Les bestiaux ne mangent pas les gentianes, en sorte que, le pâturage une fois brouté elles restent seules debout, avec leur port militaire et leurs faux airs de grenadier. Mais elles ont d'autres ennemis. Sur l'arrière-automne, avant que les premières neiges les aient ensevelies, des ouvriers, armés de pioches, viennent en faire des razzia, non pour les extirper, mais pour en distiller les racines, qui donnent une eau-de-vie d'un goût et d'un parfum étranges, d'ailleurs saine, restaurante et faite pour être bue sur le glacier, à trois ou quatre mille mètres au-dessus de la mer. Souvent les touristes en arrachent une plante pour sucer un morceau de la racine, excellent préservatif contre la soif, à moins qu'ils ne se méprennent, ce qui n'est pas difficile quand les fleurs manquent, et que, au lieu de gentiane, ils ne sucent du vératre [Il y a un moyen sûr et très simple de ne pas s'y tromper. La Gentiane a les feuilles opposées ; le Vératre, alternes.], poison, cher aux homéopathes, auquel cas ils en auront pour des jours à avoir le palais en feu, et à s'ingurgiter des flots d'eau sans en calmer l'irritation.

Les Gentianes rouges ont une tenue assez semblable ; mais elles sont de moitié moins hautes, plus déliées, moins robustes ; les feuilles n'ont pas la même ampleur ; elles se rétrécissent et s'allongent, et les anneaux de fleurs moins fournis et disposés en étages moins nombreux, ne forment pas de si hauts panaches ; en revanche, les

corolles sont beaucoup plus grandes, d'une couleur purpurine, foncée de brun, avec de jolis dessins à l'intérieur, et elles prennent une forme de campanule, sauf que leurs lobes ovales et boursoufflés ne se déjettent pas en dehors, mais se recourbent les uns contre les autres.

En passant des Gentianes rouges aux Gentianes bleues, on voit le type se modifier dans le même sens : la plante diminue au bénéfice de la fleur. Seulement, on distingue bientôt deux embranchements plus marqués. Le type idéal du premier est si simple qu'il se laisse décrire d'un mot : une grande cloche, naissant d'une rosace de feuilles appliquées sur le sol. Parmi les espèces communes, celle qui le réalise le mieux est la Gentiane dite sans tige, bien connue de tous les touristes. Mais il n'atteint à sa perfection que dans une espèce beaucoup plus rare, la Gentiane des Alpes. Ici la corolle est vraiment une cloche, une belle cloche indigo, au vase élargi, d'une courbure parfaite, et qui se tient debout sur quelques petites feuilles ovales. La tige manque tout à fait, ou plutôt elle se cache, car il suffit de creuser tout autour pour voir que des corolles qui semblent indépendantes, se relient par des fils souterrains, et se rattachent à une seule racine. Près des lacs de Fully, en Valais, des blocs tapissés de mousses et de mille fleurettes, sont émaillés de ces coupes brillantes, qui s'emplissent chaque nuit de la rosée de la montagne.

Le second embranchement offre un type plus compliqué, qui n'exige pas un sacrifice aussi complet de ce qui n'est pas la fleur, et tend moins à la grandeur qu'à l'éclat des corolles ; au lieu de cloches, ce sont des tubes étroits, enfermés dans un calice, mais se couronnant au sommet de lobes ou demi pétales, qui rayonnent autour de l'ouverture. Dans ce groupe les espèces remarquables sont nombreuses. C'est, entre autres, la Gentiane des neiges, qui se cache dans l'herbe toujours trop haute pour elle, et dont les fleurs, des étoiles microscopiques, daignent s'offrir pour quelques heures, quand le ciel est pur et le soleil au zénith. C'est la Gentiane printanière, plus grande, beaucoup plus répandue, et dont le mode de croissance rappelle celui de la Gentiane sans tige. Pour la forme de la corolle, aucune ne la dépasse : jamais artiste ne dessinera une étoile aussi parfaite de grâce et de pure élégance. La couleur en est assez variable ; elle passe du bleu le plus intense à un bleu de ciel assez clair, parfois même, mais c'est un accident très rare, au violet et au blanc. Elle habite les Alpes et les sous-Alpes ; on la trouve aussi sur les coteaux du Jorat ; mais elle n'est nulle part plus brillante que sur les avant-monts, au mois d'avril ou dans les premiers jours de mai. Nous l'avons déjà rencontrée au Pré d'Avant. C'est enfin la Gentiane de Bavière, qui appartient plus exclusivement à notre zone, d'où elle monte jusques fort au-dessus de la limite des neiges éternelles. Elle aime les lieux frais, les bords de ruisseaux. Ses tiges portent quelques petites feuilles rondes, d'un vert très gai, rangées deux à deux. Je ne sais si pour la ciselure de la corolle, elle égale toujours la Gentiane du printemps ; mais pour la couleur, elle est encore plus admirable, et, s'il fallait choisir, c'est à elle, peut-être, que la palme appartiendrait. Heureusement, rien n'oblige à choisir entre ces créations diverses, par lesquelles la nature s'est essayée à réaliser une idée, et qui se complètent les unes les autres.

La Gentiane de Bavière et la Gentiane du printemps n'ont point de parfum ; au moins ne leur en ai-je jamais trouvé. Il est vrai que pour des organes plus fins toutes les plantes en auraient ; mais s'il en est qui puissent s'en passer, ce sont ces deux Gentianes. Un parfum trop sensible les gâterait. Le parfum est une émanation de la fleur ; il en révèle la substance intime, l'être caché. Mais la fleur de la Gentiane n'a besoin de se donner à connaître par aucune émanation. Sa couleur n'est pas un vernis à la surface des pétales ; c'est un azur lumineux, qui rayonne du dedans, et qui semble fait pour se marier avec cette forme étoilée, dont la scintillation des astres a fourni le modèle. La Gentiane ne s'efface point comme la modeste violette. Pourquoi s'effacerait-elle ? La modestie est une vertu humaine, dans laquelle il entre de la défiance ; mais la candeur, qui vient du ciel, n'a point de défiance : elle ignore à la fois l'orgueil et la modestie ; elle se livre ingénument et lève la tête sans fierté. Ainsi fait la Gentiane, avec ses yeux bleus et son long regard. Fleur adorable, en elle éclate le mystère de la pureté, non de cette pureté fragile que nous nommons l'innocence, et dont certaines nuances du blanc nous offrent seules le juste emblème, mais de la pureté céleste, éternelle et de l'inaltérable beauté.

Nous n'avons qu'à suivre les ruisseaux qui arrosent les pelouses où nous glanons ainsi, pour arriver au fond du vallon, où nous trouverons probablement quelques prairies marécageuses ; mais nous ne ferons que les traverser, parce que la végétation en diffère peu de celle des tourbières des sous-Alpes. C'est la même flore, sensiblement diminuée, malgré quelques espèces nouvelles, et toujours ces teintes obscures, ces herbes pointues et raides, des scirpes, des joncs, des carex, mais plus petits encore et plus tristes, et pris sous la neige et dans la glace dix mois sur douze. La plupart des jolies espèces qui ornaient le sphagnum ont disparu, et je ne vois guère à cueillir, en passant, que la Linaigrette de Scheuchzer, dont les soies argentées ne forment pas seulement, comme celles de la Linaigrette des Alpes, de légers mouchets, mais une haute chevelure, épaisse, richement fournie, en sorte que leur tête blanche domine au loin la pâle végétation du marais.

Le marécage traversé, nous chercherons encore quelque pente herbeuse qui regarde le soleil. Là le sol sera plus sec et souvent plus grossier, les herbes plus hautes, plus irrégulières, volontiers groupées en mottes touffues. Le gazon y prendra une teinte brûlée, et les espèces qui attirent les yeux, ne tarderont pas à différer sensiblement de celles que nous avons rencontrées sur la pelouse plus humide et plus fraîche. Nous y verrons en grand nombre les épervières alpines, dont les capitules d'or sont enveloppés d'un chaud calice poilu, le Chardon bleu, un cousin de la grande Astrance, et nullement un chardon, qui n'a reçu ce nom qu'à cause des larges collerettes épineuses et déchiquetées qui entourent ses pyramides de fleurs, et enfin le Lys des Alpes, l'étincelante Paradisie, dont les boutons encore fermés tissent en silence leur robe immaculée. Mais quoi ? toujours des fleurs blanches ! Le blanc surabondera dans nos récoltes. Il doit en être ainsi, car cette surabondance même est un des traits les plus saillants de la flore des Alpes. On pourrait croire qu'il en résulte quelque monotonie. Nullement. Le blanc n'est pas le moins du monde uniforme. Il y en a plusieurs espèces : celui qui

n'est que propre, celui qui est mat, celui qui est semé de parcelles scintillantes, celui qui renvoie franchement tous les rayons et devient lumineux, celui qui est opaque, celui qui est transparent, et bien d'autres encore. La plupart d'ailleurs semblent n'être dus qu'à l'épuration successive d'une teinte quelconque, bleue, verte, grise ou rose, et l'on y surprend encore des reflets qui en trahissent l'origine. Le blanc a donc ses nuances et ses tons, bien plus richement représentés dans la végétation alpine que dans celle de la plaine. Dans nos vergers, le nombre des fleurs blanches est peu considérable. A part les ombellifères, dont le blanc tire toujours un peu sur le vert, je n'y vois guère, en fait d'espèces apparentes, que les grands Chrysanthèmes ; tandis que les Narcisses, les Dryades, les Anémones, les Paradisies, de nombreuses espèces de Sablines, de Céraistes, de Saxifrages et aussi de Chrysanthèmes, semblent s'être donné pour tâche d'épuiser à la montagne toutes les nuances du blanc, et de les réunir dans un espace restreint. Là est la gloire de la flore des Alpes. Les couleurs en ont plus d'éclat, aussi affectionnent-elle par dessus tout celle qui est lumière. C'est que les Alpes sont vraiment un pays de lumière. L'aurore y est matinale, la nuit tardive. Si le soleil y est moins chaud, il est plus brillant. Ses rayons ne s'éteignent pas dans une atmosphère épaisse, toujours plus ou moins chargée de vapeurs ; ils rencontrent un air léger, sec, limpide qu'ils traversent en se jouant, pour venir verser sur le sol et ses productions tout ce qu'ils contiennent de clarté. Notre flore de plaine, dans les régions tempérées, est née d'une lumière qui a passé par un écran ; celle des tropiques s'est évidemment colorée sous l'influence d'une chaleur humide et concentrée ; celle des Alpes a reçu peu de chaleur, mais beaucoup de jour ; elle est à la fois fraîche et rayonnante. A vrai dire, il en est tout autrement des insectes alpins, coléoptères, mouches et papillons. Autant les fleurs ont d'éclat ; autant, quelques-uns exceptés, ils sont ternes. Mais quelle différence entre la vie de la fleur et celle de l'insecte ! Celui-ci passe les trois quarts de l'année caché dans un trou ; pendant d'interminables hivers, il dort dans l'obscurité d'une prison souterraine, tandis que la fleur éclôt avec le printemps, et ne connaît que les beaux jours. Aussi voyez la Paradisie. Tous les blancs pâlissent devant celui de cette fille du soleil. Il est si parfait, si radieux, qu'il exclut toute idée d'épuration ; il n'est que blanc, il n'est que lumière. Mais que de fragilité ! Une nuance pareille n'est pas faite pour ce monde. Sur la Paradisie la moindre tache est irréparable. Quiconque la touche, la gâte, et s'il vient à tomber de ses étamines un seul petit grain de pollen, la voilà souillée, en sorte qu'il n'y a pas de brise dont l'haleine soit assez douce et caressante, pour qu'elle puisse s'y abandonner sans péril.

Cependant on continue à monter, et les pâturages où les grands troupeaux trouvent leur nourriture, ne tardent pas à faire place à des gazons de plus en plus ras, souvent en pente très inclinée, que les moutons seuls peuvent brouter. Bientôt le sol est nu sur de vastes espaces, sans que ce soit la fertilité qui lui manque, et si, dans une exposition favorable, quelques plantes se rapprochent encore pour former un dernier tapis, il n'y a que les chamois qui en profitent. Deux fois par jour, ils quittent leurs hautes retraites, et viennent faire leur repas sur une de ces maigres pelouses. Enfin, l'on atteint un niveau où les gazons proprement dits manquent tout à fait, et sont

remplacés par une végétation analogue à celle de la station des rochers, c'est-à-dire que chaque plante vit pour soi et cherche un abri. S'il se présente quelque croupe pierreuse richement sculptée, avec beaucoup de petites grottes et de saillies protectrices, elle peut se garnir à peu près comme ces montagnes artificielles destinées aux espèces alpines dans les jardins botaniques. Mais bientôt ces jardins eux-mêmes deviennent rares, plus petits, et plus pauvres. Encore quelques pas, et la rencontre d'une plante ne sera plus qu'un accident.

Depuis les dernières pelouses jusqu'à la disparition totale de la végétation, il y a souvent à monter près de cinq ou six cents mètres. C'est presque une zone nouvelle, qu'on pourrait appeler la zone des plantes éparses. Sans doute la flore des gazons s'y continue en partie ; mais on y trouve quelques espèces dont là seulement est la véritable patrie, et l'ensemble de la végétation y prend une physionomie à part.

A la rigueur, on pourrait y distinguer encore deux floraisons ; mais elles se suivent de si près qu'on peut tout aussi bien dire qu'elles n'en forment qu'une. Ici la prudence du Rhododendron serait un faux calcul. Le printemps commence avec le mois de juillet, c'est-à-dire au moment des plus grandes chaleurs et des plus beaux jours, et il faut saisir l'occasion au vol. Une espèce qui ne pousserait pas rapidement et ne fleurirait pas aussitôt, risquerait fort de n'avoir pas le temps de fructifier. Les quelques plantes tardives que l'on rencontre dans cette zone, sont presque toutes des plantes très rares, et l'on est conduit à penser que leur rareté s'explique par leur paresse à fleurir. Elles luttent dans des conditions défavorables contre un climat trop rigoureux, en sorte que la moyenne annuelle des décès l'emporte sur celle des naissances ; elles s'éteignent. Il existe, par exemple, une petite Crépide, que l'on aurait dû dédier à E. Thomas, le premier botaniste qui l'ait cueillie, et que le zèle des nomenclateurs a plusieurs fois baptisée et débaptisée. On l'appelle la Crépide chevelue (jubata), ou la Crépide à fleurs d'or, ou bien encore la Crépide de Rhétie. C'est une plante aussi distincte que possible et qui, malgré la pluralité de ses noms, ne rentre pas dans ces espèces critiques, créées à profusion par la science moderne. Sur toute l'étendue des Alpes, on n'en a trouvé jusqu'ici qu'un très petit nombre de stations : deux en Valais, dont l'une perdue, les autres en Engadine. Elles sont toutes extrêmement restreintes ; l'une des plus riches, celle du Fimberpass, dans la Basse Engadine, n'est qu'une terrasse rocheuse, dégarnie de cailloux roulants, qui mesure au plus cent pas de diamètre. Il est peu probable que la Crépide chevelue se soit semée de son petit jardin du Fimberpass à celui qu'elle occupe au Laviroun, à une distance de quinze lieues, et de là à ceux où elle fleurit au pied du Cervin, quarante lieues plus à l'ouest. Les stations où elle existe encore, sont, sans doute, tout ce qui lui reste d'un domaine jadis plus étendu, les débris qui ont surnagé dans le naufrage de l'espèce. Mais aussi pourquoi ne daigne-t-elle fleurir qu'au mois d'août, c'est-à-dire à l'entrée de l'automne, sous un climat où l'automne, c'est déjà l'hiver ? Il en est de même de la Saussurée bassette (depressa), que l'on ne confond plus avec sa voisine, la Saussurée des Alpes, quand on l'a vue souvent et de près. Elle ne fleurit guère qu'en septembre, ou plutôt, elle ne fleurit pas du tout : à force d'arriver trop tard, elle a presque perdu l'habitude de pousser des boutons à

fleurs. Elle est aussi très rare, et sans les tiges souterraines par lesquelles elle se propage, elle le serait probablement bien plus. A la hauteur où nous sommes parvenus, la victoire est assurée aux plus hâtives.

Les espèces qui habitent cette zone, ne sont pas moins habiles que celles des rochers de la zone gazonnée à se vêtir d'un bon manteau poilu. Bien peu sont nues, lisses et glabres. Elles ont, en outre, deux méthodes principales pour se garantir du froid. L'une est celle que nous avons indiquée déjà, et qui consiste à retenir les feuilles desséchées mais ici, elle est poussée plus loin et perfectionnée. Imaginez une souche qui, à sa sortie du rocher ou même avant, se divise en un grand nombre de tiges : la souche prise dans la pierre, est à l'abri ; les tiges ne le sont pas, et plus elles croissent plus elles s'exposent ; mais si elles conservent leurs feuilles et les laissent s'accumuler d'été en été, il se formera bientôt une touffe bombée, dans l'épaisseur de laquelle elles se cacheront chaudement. Ce système paraît très avantageux ; au moins les espèces qui le pratiquent, sont-elles au nombre des plus répandues sur les hautes sommités, ainsi l'Androsace d'Helvétie, dont les touffes mesurent souvent plus d'un décimètre de profondeur. D'autres ont des habitudes souterraines. Supposez un large platane, taillé comme dans les jardins où il leur est interdit de dépasser un certain niveau ; ensevelissez-le sous une montagne de gravier, jusqu'à ce que le tronc et les branches aient disparu, et que l'on ne voie que les dernières feuilles, à l'extrémité des plus jeunes pousses, et vous aurez en grand le mode de croissance adopté par plusieurs plantes de la haute montagne, par la Violette et par la Campanule du Mont-Cenis, par l'Epervière à feuilles de Prunelle, etc. Il faut pour les cueillir, procéder à des travaux de déblaiement.

Certaines espèces, qui vivent également sur le roc et sur les moraines, combinent les deux méthodes, et inclinent vers l'une ou vers l'autre selon le lieu où elles croissent. L'Androsace des glaciers, et ce n'est pas le seul exemple qu'on en puisse citer, conserve mieux en plein rocher ses feuilles desséchées, et forme des touffes plus compactes, sur lesquelles les fleurs sont immédiatement appliquées ; sur le gravier, au contraire, elle s'étale en gazons étendus et lâches, garde moins soigneusement ses anciennes feuilles, et s'enhardit jusqu'à pousser des tiges à fleurs qui s'élèvent d'un et même deux centimètres. Les petits espaliers du genre de la Dryade n'existent plus dans la zone des plantes éparses. Celui qui monte le plus haut, est, si je ne me trompe, un Azaléa très printanier, qui enlace les pierres de ses ramifications innombrables, ornées de fleurettes roses, coupes charmantes, où, si elles étaient pleines de miel, une abeille trouverait juste de quoi faire sa provision de voyage pour retourner à la ruche. Cet Azaléa est commun dans les pelouses à chamois ; mais il s'arrête le plus souvent au seuil de la région supérieure que nous venons d'aborder, et avec lui disparaît toute trace de végétation ligneuse. Les herbes seules peuvent supporter les rigueurs d'un climat de moins en moins propice à la vie, et encore faut-il qu'elles se tiennent le plus près possible du sol, et qu'elles s'y ensevelissent aux trois quarts. Elles connaissent les hivers et les ouragans des hautes Alpes ; aussi se gardent-elles des longues hampes, à moins que, blotties dans quelque fissure ténébreuse, elles n'envoient leurs pédoncules à la recherche de la lumière. Il n'y a guère que quelques graminées qui poussent en

plein vent des chaumes de la hauteur de la main ; flexibles comme ils le sont, ils ont moins à craindre de l'orage, et ils peuvent être gelés sans que la plante même en souffre beaucoup.

A l'inverse des espèces de la pelouse, celles de cette zone ont, en général, les fleurs petites ; mais souvent le tissu de leurs pétales semble formé de goutelettes cristallines, qui scintillent à la lumière. Plusieurs ont un parfum. Quelques espèces d'armoises exhalent une odeur d'absinthe âcre, mais saine et fortifiante, et il est peu d'arômes plus exquis que celui de la Saussurée des Alpes.

Deux genres contribuent plus que d'autres à enrichir cette dernière flore, et à lui donner sa physionomie originale, les Saxifrages et les Androsaces. Les Saxifrages, qui rendent justice à leur nom par la manière dont leurs racines s'ouvrent un chemin dans le rocher, probablement beaucoup mieux que par leurs vertus médicales, ne comptent pas moins de quinze espèces (je ne parle que de la Suisse) qui croissent dans cette zone extrême, et plusieurs, dans le nombre, qui en sont réellement bourgeoises et n'en descendent presque jamais. Ce sont des plantes bassettes, au feuillage fin, souvent scarieux, se serrant volontiers en touffes compactes. Sauf quelques exceptions, elles se contentent de fleurs peu voyantes, et dont les parties sont toujours disposées avec une régularité parfaite : au centre, deux ovaires, qui forment comme l'essieu de la fleur ; autour, trois rangées circulaires d'organes différents, pris et fixés sous les ovaires ; d'abord, à partir du centre, une série de dix étamines, puis une série de cinq pétales faisant corolle, et enfin, pour troisième série, les cinq divisions du calice, qui alternent avec les pétales et se montrent dans les entre-deux. Les Androsaces, de la jolie famille des Primulacées, constituent un genre moins nombreux, mais non moins alpin, et dont dix espèces gagnent les plus hautes régions, souvent même les habitent de préférence. Le feuillage en est ordinairement grisâtre et velu, et nous avons vu déjàla puissance des boules de feuilles sèches qu'elles sont capables de former. Les fleurs en sont toutes, sans aucune exception, de petits chefs-d'œuvre de fraîcheur, d'un dessin pur et d'une coloration exquise. Les étamines se cachent dans un tube court, qui s'ouvre au-dessus, en une soucoupe très évasée, sur laquelle, dans les espèces les plus grandes, on ne pourrait pas poser le fin noyau d'une petite cerise de la montagne. A côté de ces deux genres, il faut encore mentionner celui des Armoises, qui ne donne guère à cette zone que quatre espèces, mais dont trois sont singulièrement remarquables par les fines lanières de leur feuillage argenté, et figurent, vu cet arôme d'absinthe, qui les fait rechercher des montagnards, parmi les plantes les plus classiques des hautes Alpes.

L'influence qu'exerce sur la végétation la constitution géologique du sol, ne se fait peut-être nulle part sentir plus fortement. Cela peut tenir au fait que dans les régions inférieures, les différences se perdent dans la masse, tandis qu'à un niveau où il n'y a plus qu'un petit nombre d'espèces, elles doivent frapper davantage. En tout cas, le botaniste qui parcourt les crêtes calcaires des Alpes vaudoises, n'y rencontrera pas quelques unes des fleurs qu'il saluait avec le plus de joie sur le granit ou les schistes des Alpes pennines et vice-versa. Au calcaire appartient, de préférence, la plante de cette zone qui a les plus grandes corolles. Si l'on gravit les escarpements des Diablerets ou

de la Dent de Morcles, et que la curiosité vous pousse à aller voir s'il n'y a rien de caché sous certains feuillets rocheux, qui font saillie et sous lesquels on pourrait, à la rigueur, se traîner à plat ventre, on a mille chances d'y voir, mais tout au fond, la Benoîte rampante, une rosacée, qui pousse de longs jets traçants, et dont les pieds s'alignent à la file comme ceux du fraisier dans un carré de jardin. Elle a de longues feuilles aux bords découpés et déchirés, de belles fleurs d'or, nombreuses, dont le pourtour peut égaler celui d'une pièce de cent sous, des fruits chevelus dans le genre de celui des anémones, mais à carpelles dorés comme les fleurs, et l'on s'étonne de cette végétation touffue, presque luxuriante, blottie dans une si étroite fissure. Mais ainsi le veut le rude climat de ces hauteurs ; la plante la plus forte serait aussi la plus exposée, et il n'y a de salut pour elle que dans les cryptes les plus profondes. A quelques pas et dans des conditions assez semblables, quoique moins en prison, on verra sortir des fentes de la pierre désagrégée les cloches si curieuses de la Campanule du Mont-Cenis, avec leurs lobes arqués et pointus, plus longs que le vase même de la cloche : encore une grande corolle, au moins pour ces régions ; un enfant de deux ans pourrait se l'ajuster au doigt comme un dé. Mais sur le roc lui même, sur le roc dur et solide, on ne trouvera guère que de modestes saxifrages, des draves tomenteuses, portant d'humbles corolles blanchâtres, des carex au feuillage crépu, et de pauvres graminées qui végètent de leur mieux.

A tout prendre, la flore de cette zone n'a sa pleine beauté que sur le granit, et particulièrement dans la grande chaîne qui relie les deux géants des Alpes, le Mont Blanc et le Mont Rose. Nulle part on ne verra plus abondantes les espèces vraiment filles des glaces, qui en ont reçu leur nom, et qui ne pouvaient guère en avoir d'autre : la Renoncule, l'Androsace, l'Armoise, la Gentiane, le Myosotis du glacier [ce dernier plus connu toutefois sous le nom de Myosotis nain]. Il n'y manque qu'un joli petit œillet, appelé aussi l'Œillet du glacier ; mais celui-là est une plante rare pour la Suisse, dont il n'habite que les chaînes les plus orientales. La place d'honneur appartient à la Renoncule et à l'Androsace. La Renoncule, il est vrai, n'est pas exclusivement granitique ; on la trouvera aussi aux Diablerets et surtout à la Dent de Morcles, non loin de la Benoîte rampante ; mais dans la chaîne pennine elle couvre des espaces bien plus étendus et elle est mieux chez elle. Il n'est pas facile d'imaginer une plante plus originale. La plaine n'a rien qui puisse endonner l'idée. Les filaments de ses racines blancs, longs et épais ; ses tiges à demi traînantes, qui affectent de s'écarter les unes des autres et se recourbent comme des serpents, ses feuilles froides au toucher, presque charnues, d'un vert luisant et singulièrement découpées, son calice aux sépales fauves et veloutés en dessous, ses pétales qui se refusent à s'infléchir suivant une courbe uniforme, dont la couleur varie du blanc au rouge, sans se fixer jamais dans une nuance franche et définissable d'un mot, qui enfin s'obstinent à entourer le fruit de leur couronne desséchée : tout en elle atteste un génie bizarre et paradoxal. On ne saurait dire de cette Renoncule ni qu'elle est belle ni qu'elle ne l'est pas. Elle sort des règles. Au commencement de juillet, c'est-à-dire au premier printemps, elle tempère cette sauvagerie par un grand charme de jeunesse ; mais à la fin d'août, sous les rides de l'automne, sa

vraie physionomie s'est dégagée ; elle inspire un secret effroi, et l'on se rappelle que les renoncules sont de la même famille que les hellébores et les aconits. Même dans les espèces innocentes, le poison n'est pas loin.

Bien différente est l'Androsace, la perle d'une famille charmante, qui semble avoir réservé pour les plus stériles hauteurs le plus fin joyau de son écrin.

Prenons une corolle d'auricule ; rapetissons-la jusqu'aux proportions d'une belle corolle de myosotis ; teignons de l'incarnat le plus vif l'anneau, très légèrement renflé, qui dessine le fond de la coupe, et ferme le tube où sont cachées les étamines ; que les pétales soient d'un blanc pur ou d'une carnation rosée, plus ou moins vive, mais toujours tendre et suave, et nous nous figurerons, autant qu'on le peut sans la voir, la fleur de l'Androsace du glacier.

Imaginons encore une plaque de mousse parfois serrée et s'arrondissant dans un creux du rocher, plus souvent étalée à la surface du sol et s'y découpant en figures irrégulières, comme certaines mousses sur les troncs lisses ; que de chacun des brins de verdure qui la composent naisse une de ces brillantes corolles, et nous aurons une touffe d'Androsace.

Une touffe d'Androsace est à elle seule un parterre. Quand il y en a plusieurs ensemble, les unes à fleurs blanches, les autres à fleurs roses, d'autres encore à fleurs pourpres, c'est tout un Eden en miniature.

L'Androsace se rencontre partout sur les arêtes des Alpes pennines et ailleurs aussi. Mais je n'en ai vu nulle part des champs plus merveilleux qu'au fond des déserts les plus âpres de la vallée de Saas. Je remontais les moraines du glacier de Schwartzenberg. L'une d'elles, déjà ancienne, dont la pente peu abrupte était recouverte d'une couche de boue glaciaire desséchée, m'attira de loin par une teinte rose tout à fait extraordinaire. C'étaient des moissons d'Androsaces. Sur une longueur de quelques cents pas et du haut au bas de la moraine, toutes les touffes se touchaient et se confondaient. Des faucheurs lilliputiens les auraient couchées sur le sol en gerbes épaisses, et en auraient rempli des greniers.

Mais pourquoi le désert fleurit-il ainsi ? Pourquoi tant de trésors perdus dans des régions inhabitées ? Rares sont les touristes qui s'engagent sur ces longues moraines, et si quelquefois un papillon s'y aventure, il faut qu'il se hâte de descendre avant le soir. Le glacier voisin recèle les cadavres de plus d'un de ces voyageurs imprudents, qui, se confiant en leurs ailes, se sont attardés sur les Androsaces, et ont été surpris par le souffle de la nuit. Pour qui donc tout ce luxe ? Pour personne. La nature est un artiste. Elle ne travaille pas pour le seul plaisir de nos yeux ; elle donne essor à son génie, et peu lui importe qu'on applaudisse. D'ailleurs, ces gracieuses merveilles sont mieux appropriées qu'on ne le croirait au lieu qui les voit naître. Lorsque les montagnards amènent sur les terrains incultes l'eau du torrent de la vallée, de façon à ce qu'elle y dépose toute la terre dont elle est chargée, ils créent en réalité des champs formés du sol qui a produit les Androsaces, et leur fertilité fait assez connaître combien il est riche : il est nouveau, les glaciers l'ont quitté depuis peu ; c'est un trésor encore entier, et ces moissons de fleurettes ne sont que les premiers jeux où il s'essaie. Les poètes

qui rêvent la jeunesse du monde, la prendraient sur le fait en visitant les solitudes des hautes Alpes ; ils en retrouveraient dans les Androsaces la grâce naissante et la fraîche virginité.

A quoi sert aussi ce Myosotis qui brille là haut sur une crête inaccessible ? Qui ira le cueillir sur cette saillie de rocher ? quelle est la fiancée qui pourra l'agrafer à son corsage ? Il s'étale de même en un gazon court sur lequel reposent les corolles, et c'est une mousse étoilée de grandes fleurs de Ne-m'oubliez-pas, d'un bleu plus que céleste, bien ouvertes et radieuses. En le divisant, en séparant les unes des autres les nombreuses tiges courtes et serrées dont se composent les touffes, de façon que chacune devienne une plante à part, et en les élançant à la hauteur des herbes de la prairie, on aurait à peu près les myosotis des avant-monts et de la plaine, sauf qu'il faudrait encore diminuer les fleurs, en effacer l'éclat et les grouper pauvrement au sommet de rameaux effilés. Il semble par son port appartenir à une époque où la plante ne s'était pas encore complètement dégagée du lichen ; la fleur est là sans doute, et si belle qu'elle n'a plus de progrès à attendre ; elle ne peut que perdre ; mais cette croissance multiple, ces herbes qui font toison, reportent la pensée vers les premiers essais créateurs, et on le prendrait volontiers pour l'aîné de la famille, pour le Myosotis primitif.

Et plus on monte, plus aussi l'on croit reculer dans le passé ; on se persuade que l'on accomplit un voyage dans le temps, et qu'en s'approchant des sommets on se rapproche des origines. Bientôt ces mousses fleuries font place aux véritables lichens, végétation immobile qui annonce la limite où s'arrête aujourd'hui le flot ascendant de la vie, et nous introduit dans une zone où la parole du commencement : « Que la terre pousse son jet ! » semble n'avoir pas encore été clairement entendue : on remonte jusqu'au troisième jour de la création. Cependant cette limite n'est nulle part rigoureusement tracée ; elle n'a rien d'imprescriptible ni de fatal, et nombreuses sont les plantes qui épient les occasions de la franchir. Ces pauvres lichens, ébauche végétale, ne leur montrent pas seulement, ils leur ouvrent le chemin. Ce sont les pionniers du désert. Ils se collent au rocher comme une moisissure, et y dessinent des arabesques compliquées, vertes, jaunes ou rouges, où l'on reconnaît encore l'influence du soleil de la montagne. Rien n'est plus remarquable que la ténacité et l'énergie de résistance de cette informe végétation. Ni le froid, ni la neige ne l'arrêtent. Elle supporte tout ; elle résiste à tout ; aucune pierre n'est trop ingrate pour elle, et toujours elle poursuit son œuvre, qui est d'attaquer la roche, de pénétrer dans ses plus imperceptibles fissures, d'en décomposer lentement l'extrême surface, et de la préparer pour les espèces plus brillantes qui viendront à leur tour. Il s'accomplit ainsi un travail obscur mais immense. Les lichens font un premier labour, et leurs débris eux-mêmes, toujours attachés à la pierre, constituent bientôt un détritus, une mince couche féconde, un premier sol nourricier. Qu'il vienne seulement quelques chaudes années, et les saxifrages, les androsaces s'établiront aussitôt dans les anfractuosités qu'ils auront préparées, et le désert sera refoulé.

Il est difficile de déterminer, avec quelque précision, la ligne actuelle du niveau supérieur des plantes éparses. Dans les Alpes vaudoises, on pourrait la fixer à 3000

mètres à peu près exactement, et envisager comme des îles nues tous les rochers qui s'élèvent au dessus. Sur la plus haute des deux Dents de Morcles (2972 m.) croissent encore une demi-douzaine d'espèces, qui n'ont pas l'air de trop souffrir. Au sommet du Grand Muveran, (3061 m.) on peut, en fouillant toutes les fissures du roc, finir par mettre la main sur quelque plante chétive ; mais sur les longues arêtes des Diablerets, massif plus glaciaire et plus froid, je doute que l'on réussisse à trouver trace de végétation au-dessus des 3000 mètres. Ce chiffre peut être envisagé comme dépassant un peu la limite moyenne pour l'ensemble des chaînes calcaires. Mais sur le granit, le gneiss, les roches micacées, la serpentine etc., la végétation monte décidément beaucoup plus haut. En Valais, sur les crêtes des Maisons blanches, entre le Grand et le Petit Combin, l'Androsace fleurit encore, dans des nids tournés au soleil et à l'abri de tous les vents du nord, à 3500 mètres et plus. En Engadine, le sommet du Piz Languard (3262 m.) ne compte pas moins d'une dizaine d'espèces, et les nombreux touristes qui le visitent chaque année, peuvent y faire de petits bouquets : quoique de trois cents mètres plus élevé, il est plus fleuri que celui de la Dent de Morcles. Au reste, l'Engadine est le pays de la Suisse où la végétation s'aventure avec le plus de hardiesse dans les déserts des hautes Alpes. Elle y fait des pointes d'une étrange témérité. Quelle surprise que de trouver encore à quelques pas de la cime de la Tschierva (3572 m.), sur un archipel de rochers de tous côtés pris par les neiges, une joyeuse colonie de Renoncules, aussi fraîches, aussi brillamment épanouies que nulle part ailleurs. Quand on voit de Pontrésina la tranche glaciaire qui couronne ce hardi sommet, on ne se figurerait pas que derrière, à si peu de distance, il sort des îles fleuries de cette épaisseur de glace.

En général, cependant, et les Renoncules de la Tschierva ne prouvent pas du tout le contraire, il faut pour favoriser ces hardiesses, non seulement une exposition favorable, mais des communications faciles avec les pentes inférieures. Le vent, sans doute, peut semer les graines à de fortes distances et leur faire franchir de hautes arêtes. Nous nous souvenons d'avoir trouvé sur la Dent aux Favres [La Dent Fava de la carte Dufour, Alpes vaudoises] à plus de 2900 mètres, des feuilles de chêne apportées par l'ouragan et fort bien conservées. Les graines ne doivent pas exécuter des ascensions moins curieuses. Toutefois, autant que j'ai pu l'observer, sur les sommets plus intérieurs et plus masqués, les plantes gagnent un niveau moins élevé que sur les pics qui servent de contre-forts et dominent immédiatement la vallée. Il n'est pas non plus très facile de dire, avec exactitude, quelles sont, parmi toutes les espèces de cette zone, celles qui l'emportent sur les autres dans cette course au clocher. Sur les cimes granitiques du Valais, il en est peu qui dépassent l'Androsace et la Renoncule ; mais sur les rochers calcaires des Alpes vaudoises, c'est, je crois, la Saxifrage à feuilles planes qui gagne le prix. Elle se refuse à descendre ; il lui faut les pics les plus sourcilleux, et elle croît de préférence sur les arêtes exposées à toute la fureur des vents : c'est la fleur des cimes. Elle a peu d'apparence. Elle est de celles qui s'enveloppent avec un soin minutieux de leur végétation desséchée. Ses gazons, d'un vert clair, sont formés de feuilles étroites, courtes, obtuses, et striées avec tant d'art qu'elles méritent d'être vues à la loupe. Ses tiges, hautes de deux doigts, garnies de poils mous et glanduleux,

se subdivisent en quelques pédoncules fluets. Ses fleurs sont extrêmement simples ; elles ont des pétales beaucoup plus petits que ceux de la fleur du fraisier commun, mais disposés à peu près de même, ovales, échancrés en cœur au sommet, et d'un blanc légèrement souffré. La Saxifrage à feuilles planes n'est ni la plus belle ni la plus élégante des espèces de la famille ; elle le cède à plusieurs. La Saxifrage bleue est bien plus distinguée, bien plus finement aristocratique ; celle à feuilles opposées a bien plus d'éclat ; mais telle qu'elle est, elle paraît si attachée à sa rude patrie ; elle en supporte si gaiement le terrible climat, qu'on ne peut se défendre en sa faveur d'un secret mouvement de sympathie. Lorsqu'on la voit, par exemple, gravir seule les dernières pentes de la pyramide de l'Oldenhorn et s'ingénier à transformer en jardins coquets des roches sauvages, d'où elle regarde cheminer à ses pieds les grandes vagues du glacier, on voudrait s'asseoir auprès d'elle, lier conversation et lui arracher, si possible, le secret de sa destinée.

C'est que la flore des Alpes, outre la beauté, a l'attrait puissant, l'infinie séduction du mystère. Pourquoi est-elle autre chose qu'un amoindrissement et une dégénérescence graduelle de la flore des vallées voisines ? Et d'où viennent sur les hauteurs tant d'espèces nouvelles et brillantes ? Si peu philosophe que l'on soit, si peu rechercheur des causes, on n'échappe pas à cette question ; de zone en zone elle reparait plus pressante, plus inévitable. Les plantes alpines ont aujourd'hui une existence moins agitée que celles de la plaine. Celles-ci sont sujettes à toutes sortes d'accidents et de migrations. Les insectes passent de l'une à l'autre et en mêlent le pollen ; les oiseaux en mangent et en transportent les graines ; la culture les utilise ou les pourchasse, et puis, elles croissent serrées dans un pays où toutes les places sont prises, et où il n'y a de salut pour elles qu'autant qu'elles se comportent vaillamment dans cette grande lutte de la concurrence, qui est la loi de la vie. A l'Olclenhorn, les choses se passent différemment : plus d'insectes, plus d'oiseaux, plus de champs, et des places libres en abondance. Rien n'y fait naître l'idée de la vie agitée et fiévreuse de la société moderne ; les espèces croissent en paix, par familles ou par tribus. Celle qui, la première, occupe un tertre on un creux favorable, voit quelques-unes de ses graines germer chaque printemps autour d'elle. Peut-être multiplie-t-elle lentement, grâce au climat ; mais au moins n'a-t-elle à lutter pour se maintenir ni contre des espèces rivales, qui la serrent de trop près, ni contre les parasites qui dans la plaine se nourriraient de son suc, ni contre les abeilles, les papillons, les mouches, qui se frottent au pollen des plantes, ni contre les vers qui en rongent les racines, ni contre les envahissements des jardins, des blés, des vignes, des prairies artificielles, et de toutes les cultures possibles. Tout ici rappelle les conditions simples et l'immobilité de la vie patriarcale. La végétation de nos plaines subit d'année en année des modifications plus ou moins nombreuses et profondes ; tandis que sur ces rochers, on ne se figure depuis des siècles que les mêmes saxifrages et les mêmes androsaces, avec les mêmes mœurs et à peu près dans les mêmes lieux.

C'est que la flore des Alpes, outre la beauté, a l'attrait puissant, l'infinie séduction du mystère. Pourquoi est-elle autre chose qu'un amoindrissement et une dégénérescence graduelle de la flore des vallées voisines ? Et d'où viennent sur les hauteurs

tant d'espèces nouvelles et brillantes ? Si peu philosophe que l'on soit, si peu rechercheur des causes, on n'échappe pas à cette question ; de zone en zone elle reparait plus pressante, plus inévitable. Les plantes alpines ont aujourd'hui une existence moins agitée que celles de la plaine. Celles-ci sont sujettes à toutes sortes d'accidents et de migrations. Les insectes passent de l'une à l'autre et en mêlent le pollen ; les oiseaux en mangent et en transportent les graines ; la culture les utilise ou les pourchasse, et puis, elles croissent serrées dans un pays où toutes les places sont prises, et où il n'y a de salut pour elles qu'autant qu'elles se comportent vaillamment dans cette grande lutte de la concurrence, qui est la loi de la vie. A l'Oldenhorn, les choses se passent différemment : plus d'insectes, plus d'oiseaux, plus de champs, et des places libres en abondance. Rien n'y fait naître l'idée de la vie agitée et fiévreuse de la société moderne ; les espèces croissent en paix, par familles ou par tribus. Celle qui, la première, occupe un tertre ou un creux favorable, voit quelques-unes de ses graines germer chaque printemps autour d'elle. Peut-être multiplie-t-elle lentement, grâce au climat ; mais au moins n'a-t-elle à lutter pour se maintenir ni contre des espèces rivales, qui la serrent de trop près, ni contre les parasites qui dans la plaine se nourriraient de son suc, ni contre les abeilles, les papillons, les mouches, qui se frottent au pollen des plantes, ni contre les vers qui en rongent les racines, ni contre les envahissements des jardins, des blés, des vignes, des prairies artificielles, et de toutes les cultures possibles. Tout ici rappelle les conditions simples et l'immobilité de la vie patriarchale. La végétation de nos plaines subit d'année en année des modifications plus ou moins nombreuses et profondes ; tandis que sur ces rochers, on ne se figure depuis des siècles que les mêmes saxifrages et les mêmes androsaces, avec les mêmes mœurs et à peu près dans les mêmes lieux.

Et cependant, si l'on remonte dans le passé, on arrive à une époque où ces solitudes aussi ont été le théâtre de bouleversements formidables. Il y eut un temps (rien n'est mieux attesté) où ce beau glacier de Sanfleuron que domine la Saxifrage de l'Oldenhorn, se divisait en deux bras ; l'un se jetait sur le Valais, remplissait la fissure où coule la Morge, rejoignait le glacier du Rhône, et allait avec lui occuper tout l'espace qui s'étend entre Villeneuve et les croupes du Jura ; le second s'engageait sur les plateaux du Sanetsch, tombait en précipices dans le bassin de la Sarine, et, avec d'autres masses non moins puissantes et bientôt toutes confondues en une seule, allait, de son côté, se heurter aussi au Jura. Dans le même temps, les glaces du nord avaient cheminé jusqu'au cœur de l'Allemagne, et il ne restait de libre qu'une zone étroite, prise entre ces deux invasions. Où était alors la Saxifrage de l'Oldenhorn ? Au dire des naturalistes, elle fuyait devant l'hiver du pôle, et, comme la plupart de ses sœurs, si elle habite maintenant les plus sauvages de nos cimes, c'est qu'elle a dû changer de patrie. Pauvre fleurette ! quel contraste entre l'immobilité de ta vie actuelle et les révolutions de jadis ! Petite comme tu l'es, il se peut que tu n'aies pas été bien instruite de si grands événements, et que tu aies subi ton sort sans le comprendre. Il ne faut qu'un caillou pour masquer l'horizon de tes fleurs, et tu ne vois guère ce qui se passe au loin. Néanmoins, que de choses tu nous dirais, si, moins oublieuse que nous, il te souvient encore des origines de ta race ! Au moins dois-tu savoir si ce fut comme on

le veut, le souffle du siroco qui, se levant soudain, a fondu ces glaces accumulées. Ce ne dut pas être dans ta vie un jour ordinaire que celui où pour la première fois tu as senti cette haleine dévorante, qui, du fond du désert, vient encore aujourd'hui faner tes corolles et jaunir ton feuillage. Ce jour-là, tu ne peux pas l'avoir oublié. Il doit être gravé dans ta mémoire. Compte donc vite sur tes cinq pétales combien de fois tu as fleuri dès lors, et dis-nous l'âge du Sahara. Et puis, quand le siroco s'est levé, vous avez dû, toi et tes sœurs, battre en retraite sur deux colonnes, les unes vers le nord avec les glaces du nord, les autres vers les montagnes avec les frimas des montagnes. N'as-tu réussi à gagner que le second de ces deux refuges, et serait-ce la raison pour laquelle on te cueille maintenant à l'Oldenhorn, mais, paraît-il, ni au Spitzberg, ni en Laponie ? Quels obstacles plus grands as-tu rencontrés sur l'une de ces routes et quelles facilités sur l'autre ? Raconte-nous les aventures de ton voyage, et que nous sachions pourquoi cette flore des Alpes, sœur et peut-être fille de celle du pôle, est si riche en comparaison. Mais pendant que tu fuyais ainsi et que tout changeait autour de toi, toi seule n'aurais-tu pas changé ? Il ne faudrait pas des modifications bien grandes pour effacer la distance qui te sépare de telle espèce voisine, de la Saxifrage mousse, par exemple, dont les variétés innombrables aiment à t'accompagner sur les hauteurs. Etiez-vous alors aussi distinctes qu'aujourd'hui, ou votre parenté était-elle peut-être plus étroite ? Avez-vous traversé, toujours semblables à vous-mêmes, tant de péripéties et de si longues révolutions ? Oh ! c'est sur ce point que nous voudrions t'interroger ! Un mot de toi vaudrait cent fois tous les systèmes des sages. Dis-nous seulement si, au début de tes voyages, tu avais déjà les mêmes feuilles si finement gravées, le même duvet de poils mous sur tes tiges délicates, le même calice, la même corolle, les mêmes pétales blancs et légèrement découpés en cœur. Rien que cela, rien que la réponse à une seule de ces questions, et il s'en faudra peu que le plus grand des problèmes ne soit résolu, que ce mot d'espèce, si clair aux yeux de la foule, si obscur à ceux de la science, ne prenne enfin une signification précise, et que les hommes qui pensent n'aient un poids de moins sur le cœur. Que de questions encore ! Si nous savions ton histoire, combien d'autres nous en saurions ! La nature est ainsi : elle se retrouve tout entière dans la plus humble de ses œuvres, et celui qui t'aurait devinée, aurait le secret de la maille, et verrait tout le tissu se défiler dans ses mains. Pourquoi donc ne réponds-tu qu'en jouant avec la brise, et en balançant tes corolles mignonnes pleines de grâce coquette et de malicieuse gentillesse ? Est-ce ta manière de hocher la tête et de renvoyer les importuns ? Non. Je te comprends. Tu as un langage, et il y a longtemps que ta réponse est écrite sous nos yeux : elle est dans tes fleurs et dans ton feuillage, dans tes tiges et dans tes racines. Chacun de tes organes est une inscription vivante qui raconte ton passé. Seulement, elle est écrite dans une langue que nous ignorons, et tu nous invites à la déchiffrer. Petite plante, tu as beau sourire : tout est possible à la patience, et l'on te déchiffrera bien quelque jour.

Mars 1865

LISTE DES PLANTES CITÉES

AVERTISSEMENT

Sur la base des noms de plantes cités par Eugène Rambert, les dénominations contenues dans la liste qui suit (genre, familles, espèces) ont été réunies en 2013. Nous avons néanmoins fait le choix, en 2022, de conserver cette liste en l'état, à titre documentaire.

Les informations provenaient principalement de deux sources :
– Le site Info Flora : https://www.infoflora.ch/fr/
En 2013, Info Flora indiquait être « une fondation privée à but non lucratif active dans le domaine de l'information et la promotion des plantes sauvages en Suisse. Les membres fondateurs sont la Ville de Genève, Pro Natura, la Société Botanique Suisse (SBS) et l'Académie Suisse des Sciences Naturelles. Le siège de la fondation est situé à Genève. »

– Le volume édité par le Club Alpin Suisse (CAS) : https://www.sac-cas.ch/fr/
Notre flore alpine, par Elias Landolt, adaptation française David Aeschimann, 1986, Editions du CAS. 3e éd. d'après la 5e éd. allemande (pages de citation des familles et des espèces, numéro des planches photographiques en couleurs). Depuis ce volume a connu plusieurs rééditions.

Quelques autres informations (signalées par un #) étaient issues de l'Inventaire National du Patrimoine naturel [France] : https://inpn.mnhn.fr/accueil/index
En 2013, elles étaient communiquées au public par le Muséum national d'Histoire naturelle « afin de contribuer à protéger le droit de chacun, dans les générations présentes et futures, de vivre dans un environnement propre à assurer sa santé et son bien être… » (article 1 de la convention d'Aarhus).

Structure

Les plantes évoquées de façon générale dans le texte, par exemple « les Airelles », apparaissent ici avec les seules indications de leur famille et, le cas échéant, de leur genre. Elles sont précédées d'un point •.
Lorsque le texte est plus précis, les espèces sont mentionnées.
Dans quelques cas, Rambert parle des plantes à la fois de façon générale « les Androsaces » et plus particulière « l'Androsace de Suisse ». La liste reproduit ces différenciations.

Nom (parfois accompagné de précisions ou de synonyme) tel que cité par Rambert
Nom commun s'il est différent
Famille (F.) | Genre (G.)
Espèce

Références au livre du CAS :
Les chiffres renvoient à la pagination.
Les numéros de planches renvoient aux illustrations en couleur à la fin du volume.
Si l'espèce n'est pas citée, la pagination renvoie au genre (G) ou à la famille (F).

A

Achillea Thomasiana (hybride de l'A. macrophylla et de l'A. atrata)
Achillée
F. Asteraceae
Achillea x thomasiana Haller f. ex *Murith,* 1810 (Equisetopsida Asterale)
G. 271

• Airelles
F. Ericaceae | G. *Vaccinium* L.
G. 225

Airelle Canneberge
Canneberge
F. Ericaceae
Vaccinium oxycoccos L.
G. 225

• Alchimilles
Alchémille
F. Rosaceae | G. *Alchemilla* L.
G. 199

Amandier
F. Rosaceae | G. *Alchemilla* L.
Prunus dulcis (Mill.) D. A. Webb
–

Ancolie des Alpes
F. Ranunculaceae
Aquilegia alpina L.
178 | pl. 29.2

Andromède
Andromède à feuilles de polium
F. Ericaceae
Andromeda polifolia L.
F. 224

• Androsaces
F. Primulaceae | G. *Androsace* L.
G. 229

Androsace alpina, #syn. Androsace des glaciers
Androsace des Alpes
F. Primulaceae
Androsace alpina (L.) Lam ; syn. *Androsace glacialis* Hoppe, 1846
231 | pl. 75.2

Androsace d'Helvétie, Androsace helvetica
Androsace de Suisse
F. Primulaceae
Androsace helvetica (L.) All.
231 | pl. 75.3

• Anémones
F. Ranunculaceae | *G.Pulsatilla* Miller L.
G. 179
Il semble que Rambert différencie l'anémone des Alpes et l'anémone printannière de l'anémone souffre en ce que les premières poussent sur sol calcaire et la dernière sur granit. Il dit aussi que « l'on peut récolter toute une série de formes qui font transition de l'une à l'autre ». De fait, selon les sources, certaines dénominations employées par Rambert peuvent s'appliquer à des noms scientifiques différents, parfois synonymes d'une même espèce. Nous ne donnons ici que le nom scientifique faisant autorité sur le site d'infoflora, en incluant pour information, entre crochets, quelques dénominations vernaculaires françaises.

Anémone dite des Alpes
Pulsatille des Alpes
F. Ranunculaceae
Pulsatilla alpina (L.) Schrank ; (*Anemone alpina* L.)
180 | pl. 31.1

Anémone printanière
CAS : **Pulsatille du printemps ; Anémone de printemps**
F. Ranunculaceae
Pulsatilla vernalis (L.) Mill.
180 | pl. 31.4

Anémone souffre
CAS : **Pulsatille soufrée ; Anémone soufrée ; Pulsatille à feuilles d'Ache**
F. Ranunculaceae
Pulsatilla alpina subsp. *apiifolia* (Scop.) Nyman
(CAS : *Pulsatilla sulphurea* (L.) D.T et Sarnth)
180 | pl. 31.2

Anémone hépatique
CAS : **Hépatique à trois lobes**
F. Ranunculaceae
Hepatica nobilis Schreb.
(CAS : *Hepatica triloba* Gilib.)
179 | pl. 29.4

Anémone narcisse
Anémone à fleurs de narcisse
F. Ranunculaceae
Anemone narcissiflora L.
179 | pl. 30.2

Arabette à feuilles de Serpolet
F. Brassicaceae
Arabis serpillifolia Vill.
G. 190

• Armoises
F. Asteraceae (compositae) | G. *Artemisia* L.
G. 271

Arole
Arolle
F. Pinaceae
Pinus cembra L.
142 | Fig. 33 D

Aster des Alpes
F. Asteraceae (compositae)
Aster alpinus L.
268 | pl. 107.1

Astrance
voir > Grande Astrance ou Petite Astrance

• Aunes
F. Betulaceae | G. *Alnus* Mill.
G. 166

Aune vert
F. Betulaceae
Alnus viridis (Chaix) DC.
167 | Fig. 35 E

• Auricules
voir > Primevères
F. Primulaceae | G. *Primula* L.
G. 227

B

[Benoîte]
Geum inclinatum (hybride du G. rivale et du G montanum)
[Benoîte des monts Sudètes]
(hybride de la Benoîte des ruisseaux et de la Benoîte des montagnes)
F. Rosaceae
Geum x inclinatum Schleich, 1815
> *Geum x sudeticum Tausch,* 1823

Benoîte rampante
F. Rosaceae
Geum reptans L.
202 | pl. 51.4

Bois-gentil
CAS : **Bois-gentil ; Daphné bois-gentil**
F. Thymelaeaceae
Daphne mezereum L.
215 | pl. 63.2

Bouleau
F. Betulaceae
G. *Betula* L.
167

Bruyère incarnat
CAS : **Bruyère carnée ; Bruyère herbacée**
 # Bruyère des neiges
F. Ericaceae
Erica carnea L.
224 | pl. 69.2

C

Campanule à larges feuilles
F. Campanulaceae
Campanula latifolia L.
259 | pl. 99.1

Campanule du Mont-Cenis
F. Campanulaceae
Campanula cenisia L.
260 | pl. 100.1

Campanule naine
F. Campanulaceae
Campanula cochleariifolia Lam.
–

• Carex
Laiche
F. Cyperaceae | G. *Carex* L.
G. 150

Carex de Gaudin
Laiche à épis courts ; Laiche maigre
F. Cyperaceae
Carex brachystachys Schrank
–

• Céraistes
F. Caryophyllaceae | G. *Cerastium* L.
G. 173

Cerisier
? Cerisier sauvage
F. Rosaceae
Prunus avium L.
–

Chardon bleu
CAS : **Panicaut des Alpes**
F. Apiaceae (Umbelliferae)
Eryngium alpinum L.
223 | pl. 67.4

Châtaignier
F. Fagaceae
Castanea sativa Mill.
–

• Chénopodes
F. Chenopodiaceae | G. *Chenopodium* L.
G. 170

Chèvre-feuille d'Etrurie
Chèvrefeuille de Toscane
F. Caprifoliaceae
Lonicera etrusca Santi
–

• Chrysanthèmes
F. F. Asteraceae (compositae) | G. *Chrysanthemum* L.
G. 273

Chrysanthème des Alpes
F. Asteraceae (compositae)
Chrysanthemum alpinum L.
273 | pl. 111.3

• Colchiques
F. Liliaceae | G. *Colchicum* L.
G. 158

Cotonnière = Pied-de-lion
≠ Immortelle des Alpes
Edelweiss
F. Asteraceae (compositae)
Leontopodium alpinum Cass.
269 | pl. 107.3

Crépide chevelue (Jubata)
= Crépide à fleurs d'or
= Crépide de Rhétie
CAS : **Crépide orangée ; Crépide capillaire ; Crépide rhétique**
F. Asteraceae (compositae)
(CAS : *Crepis aurea* (L.) Cass.)
Crepis capillaris Wallr.
Crepis rhaetica Hegetschw.
280 | pl. 118.2

Cyclamen à feuilles de lierre
F. Primulaceae
Cyclamen hederifolium Aiton
–

• Cytises
F. Fabaceae
–

D

• Draves
F. Brassicaceae (Cruciferae) | G. *Draba* L.
G. 187

Drave tomenteuse
F. Brassicaceae (Cruciferae)
Draba tomentosa Clairv.
187 | non ill.

Dryade
Dryade à huit pétales ; Thé suisse ; Thé des Alpes
F. Rosaceae
Dryas octopetala L.
197 | pl. 48.2

E

Edelweiss
> Cotonnière

• Epervières alpines
F. Asteraceae (compositae) | G. Hieracium L.
G. 281

Epipogium
Epipogon sans feuilles
F. Orchidaceae
Epipogium aphyllum Sw.
–

• Erables
F. Aceraceae | G. Acer L.
G. 211

• Euphraises
F. Scrophulariaceae | G. Euphrasia L.
G. 248

F

Fétuque de Haller
F. Poaceae (Gramineae)
Festuca halleri All.
Festuca halleri aggr. auct. helv.
147 | pl. 4.3

Fétuque de Scheuchzer
F. Poaceae (Gramineae)
? *Scheuchzeria palustris* L.
–

Fétuque violette
? CAS : **Fétuque violacée**
F. Poaceae (Gramineae)
? *Festuca violacea* Gaud.
= ? *Festuca amethystina* L.
? 147 | ? pl. 44

Figuier
F Moraceae
Ficus carica L.
–

Frênes
? **Frêne commun**
F. Oleaceae
Fraxinus excelsior L.
–

G

• Gentianes
F. Gentianaceae | G. Gentiana L.
G. 234

Gentiane bleue
F. Gentianaceae
–

Gentiane de Bavière
F. Gentianaceae
Gentiana bavarica L.
236 | pl. 79.3

Gentiane des Alpes
F. Gentianaceae
Gentiana alpina Vill.
–

Gentiane des neiges
F. Gentianaceae
Gentiana nivalis L.
237 | pl. 81.1

Gentiane printanière
F. Gentianaceae
Gentiana verna L.
236 | pl. 79.4

Gentiane punctata
Gentiane ponctuée
F. Gentianaceae
Gentiana punctata L.
234 | pl. 78.2

Gentiane purpurea
Gentiane pourpre
F. Gentianaceae
Gentiana purpurea L.
234 | pl. 78.4

Gentiane sans tige
CAS : **Gentiane de Koch**
F. Gentianaceae
Gentiana acaulis L.
(CAS : *Gentiana kochiana* Perr. et Song.)
235 | pl. 79.1

Géranium de Bohême
F. Geraniaceae
Geranium bohemicum L.
–

Géranium des bois
CAS : **Géranium des bois**
F. Geraniaceae
Geranium sylvaticum L.
209 | pl. 59.1

Géranium livide
F. Geraniaceae
Geranium phaeum var. *lividum* (L'Hér.) DC.
209 | pl. 59.2

Géranium-sang*
CAS : **Géranium rouge-sang ; Géranium sanguin**
F. Geraniaceae
Geranium sanguineum L.
209 | pl. 59.4

Geum inclinatum
voir > Benoîte

Grande Astrance
F. Apiaceae (Umbelliferae)
Astrantia major L.
217 | pl. 65.2

H

Hêtre
CAS : aussi **Fayard**
F. Fagaceae
Fagus sylvatica L.
167 | Fig. 35 E

I

Iris jaune
F. Iridaceae
Iris pseudacorus L.
–

J

• Joncs
F. Juncaceae | G. *Juncus* L.
G. 153

Jonc du Styx
F. Juncaceae
Juncus stygius L.
–

Joubarbe des toits
F. Crassulaceae
Sempervivum tectorum L. s.str.
–

L

• Lichens
133

Linaigrette
F. Cyperaceae
Eriophorum L.
G. 149 | cité p. 91

Linaigrette grêle
F. Cyperaceae
Eriophorum gracile Roth
–

Lys des Alpes
= **Paradisie**
CAS : **Paradisie faux lis**
F. Liliaceae
Paradisea (CAS : *Paradisia*) *liliastrum* (L.) Bertol.
157 | pl. 10.4

Lys jaune (bulbiferum)*
CAS : **Lis orangé ; Lis safrané à bulbilles**
F. Liliaceae
Lilium bulbiferum L. s.str.
156 | pl. 10.1

Lys martagon
Lis martagon
F. Liliaceae
Lilium martagon L.
157 | pl. 10.2

Lysimaque en grappes
? **Lysimaque à fleurs en thyrse**
F. Primulaceae
? Lysimachia thyrsiflora L
–

M

Malaxis des marais
F. Orchidaceae
Hammarbya paludosa (L.) Kuntze
–

Mélèze
F. Pinaceae
Larix decidua Mill.
141 | Fig. 33 C

• Mohringies
Mœringhie
F. Caryophyllaceae | G. Mœhringia L.
G. 175

• Mousses
Bryophyta
134

• Myosotis
F. Boraginaceae | G. Myosotis L.
G. 240

Myosotis du glacier
= Myosotis nain
F. Boraginaceae
? *Myosurus minimus* L.
–

N

Narcisse des poètes
= Narcisse radiiflorus
CAS : **Narcisse à feuilles étroites ; Narcisse à fleurs rayonnantes**
F. Amaryllideceae
Narcissus poëticus L.
Narcissus poëticus subsp. *radiiflorus* (Salisb.) Baker
159 | pl. 12.3

• Nénuphars
F. Nymphaeaceae
–

Nivéole
CAS : Nivéole du printemps
F. Amaryllideceae
Leucojum vernum L.
158 | pl. 12.2

Noisetier
F. Betulaceae
Corylus avellana L.
–

O

• Œillets
F. Caryophyllaceae | G. *Dianthus* L.
G 172

Œillet du glacier
CAS : **Œillets des glaciers**
F. Caryophyllaceae
Dianthus glacialis Haenke
173 | pl. 24.3

• Ombellifères
F. Apiaceae (Umbelliferae)
F. 217

• Orchis
F. Orchidaceae | G. Orchis L.
G. 161

• Ormes
F. Ulmaceae | G. Ulmus L.
–

• Orpins
F. Crassulaceae | G. Sedum L.
G. 191

• Orties
F. Urticaceae | G. Urtica L.
–

P

Paradisie
voir > Lys des Alpes

• Passerages
F. Brassicaceae | G. *Lepidium* L.
–

Paturin du Mont-Cenis
F. Poaceae (Gramineae)
Poa cenisia All.
G. 147

Pavot des Alpes
F. Papaveraceae
Papaver alpinum L. s.l.
184 | pl. 35.3

• Pédiculaires
F. Scrophulariaceae | G. *Pedicularis* L.
G. 249

• Pensées
voir aussi > Violettes
F. Violaceae | G. *Viola* L.
G. 213

Petite Astrance
F. Apiaceae (Umbelliferae)
Astrantia minor L.
217 | pl. 65.1

Petite Linnée
? **Linnée boréale**
F. Caprifoliaceae | G. Linnaea L.
? *Linnaea borealis* L.
? G. 254

Petite Soldanelle
F. Primulaceae
Soldanella pusilla Baumg.
227 | pl. 71.4

Primevère farineuse
F. Primulaceae
Primula farinosa L.
228 | pl. 72.4

Primevère officinale
F. Primulaceae
Primula veris L.
227 | pl. 72.2

Primula auricula
= [probablement] **Auricule jaune** (sol calcaire)
CAS : **Primevère auricule ; # Oreille d'ours**
F. Primulaceae
Primula auricula L.
228 | pl. 73.2 | cité p. 22

Primula villosa
 # Androsace velue
F. Primulaceae
Androsace villosa L. subsp. villosa
–

R

• Renoncules
F. Caryophyllaceae / G. *Ranunculus* L.
G. 180

Renoncule-Parnassie
CAS : **Renoncule à feuilles de Parnassie**
F. Caryophyllaceae
Ranunculus parnassiifolius L.
181 | pl. 32.2

• Rhododendrons
= Alpenrose
F. Ericaceae | G. *Rhododendron* L.
G. 225

Rhododendron ferrugineux (sol acide)
F. Ericaceae
Rhododendron ferrugineum L.
225 | pl. 69.4

Rhododendron velu (sol calcaire)
? CAS : **Rhododendron hérissé**
 # R. poilu, R. cilié
F. Ericaceae
? *Rhododendron hirsutum* L.
? 225 | pl. 69.3

• Ronces
–

Rosier des Alpes
F. Rosaceae
Rosa pendulina L., (*Rosa alpina* L.)
199 | pl. 48.4

• Rossolis
F. Droseraceae | G. Drosera L.
cité p. 92

• Rumex
F. Polygonaceae | G. Rumex L.
G. 168

S

• Sablines
F. Caryophyllaceae | G. Arenaria L.
G. 175

Safran printannier
Safran
F. Iridaceae
Crocus sativus L.
G. 159

Sapin
Sapin blanc
F. Pinaceae
Abies alba Mill.
141 | Fig. 33 A

• Saules
F. Salicaceae | G. Salix L.
G 165

Saule de Laponie
? CAS : Saule herbacé
F. Salicaceae
? Salix herbacea L.
165 | pl. 18.1 | cité p. 24-25

Saussurée bassette (depressa)
F. Asteraceae (compositae)
Saussurea alpina subsp. *depressa* (Gren.) Nyman
–

Saussurée des Alpes
F. Asteraceae (compositae)
Saussurea alpina (L.) DC. s.str.
278 | non ill.

• Saxifrages
F. Saxifragaceae | G. Saxifraga L.
G. 193

Saxifrage à feuilles opposées
F. Saxifragaceae
Saxifraga oppositifolia L. s.str
193 | pl. 44.1

Saxifrage à feuilles planes
F. Saxifragaceae
Saxifraga muscoides All.
–

Saxifrage bleue
? **Saxifrage bleuâtre**
F. Saxifragaceae
? *Saxifraga caesia* L.
? 195 | pl. 45.4

• Scirpes
F. Cyperaceae | G. *Scirpus* L.
–

• Silènes
F. Caryophyllaceae | G. *Silene* L.
G. 170

• Soldanelles
(voir aussi Petite S.)
F. Primulaceae | G. *Soldanella* L.
G. 227

Soldanelle des Alpes
F. Primulaceae
Soldanella alpina L.
227 | pl. 71.4

• Spagnum
CAS : S**phaignes**
F. Sphagnaceae | G. Sphagnum. L.
cité p. 92

• Spirée des bois
F. Rosaceae | G. Spirea L.
–

• Stipes
F. Poaceae (Gramineae) | G. Stipa L.
G 146

Sylvie des bois
Anémone des bois
F. Ranunculaceae
Anemone nemorosa L.
–

T

Tabouret à feuilles rondes
F. Brassicaceae
Thlaspi rotundifolium (L.) Gaudin s.str.
185 | pl. 36.1

• Trientalis
F. Primulaceae | G. Trientalis L.
G. 232

Trientalis d'Europe
F. Primulaceae
Trientalis europaea L.
232 | pl. 76.3

• Typha
Massette
F. Typhaceae | G. Typha L.
–

V

• Vergerettes
F. Asteraceae (compositae) | G. *Erigeron* L.
G. 268

_____

• Véroniques
F. Scrophulariaceae | G. *Veronica* L.
G. 244

_____

• Violettes
dites aussi Pensées
F. Violaceae | G. *Viola* L.
G. 213

_____

Violette à deux fleurs
CAS : **Pensée à deux fleurs**
F. Violaceae
Viola biflora L.
213 | pl. 62.2